

LE DOYEN

DE KILLERINE,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES,

PAR MM. ARMAND OV*** ET ADRIEN PAYN,

K

REPRÉSENTÉE A PARIS, POUR LA PREMIÈRE FOIS,

SUR LE THÉÂTRE DU GYMNASSE DRAMATIQUE,

LE 15 JUIN 1836.

PRIX : 2 FR. 50 C.



PARIS,

J.-N. BARBA, LIBRAIRE,

PALAIS-ROYAL, GRANDE COUR, DERRIÈRE LE THÉÂTRE FRANÇAIS,
PRÈS DE CHEVET.

1836.

PERSONNAGES.



ACTEURS.



DON MANUEL DE RIBERA , auditeur au conseil de Castille.	M. KLEIN.
DONA FIGUEREZ, sa cousine.	M ^{me} JULIENNE.
Le DOYEN DE KILLERINE , laid et difforme.	M. BOUFFÉ.
PATRICE, frère du Doyen.	M. RHOZEVIL.
ROSE , sœur du Doyen.	M ^{lle} MÉLANIE.
FALBERT, secrétaire de M. d'Argenson.	M. DAVESNE.
LOPEZ, coureur de Don Manuel.	M. BLUM.
Un CHEF DES GARDÉS.	M. BORDIER.
Gardes.	
Domestiques.	



*La Scène se passe , au premier acte , à Paris ;
au deuxième acte , au château de la Tuilerie , à Arcueil , près Paris.*

NOTA. — Les Acteurs sont placés au commencement de chaque scène comme ils doivent l'être sur le Théâtre. Le premier inscrit tient toujours en scène la gauche du spectateur , et ainsi de suite. — Les changemens de position , dans le courant des scènes , sont indiqués par des notes au bas des pages.

S'adresser pour la musique de cette Pièce , et celle de tous les ouvrages qui composent le répertoire du Gymnase Dramatique , à M. HEISSER , bibliothécaire et copiste , au Théâtre ; ou à M. FERVILLE , correspondant des Spectacles , rue Poissonnière , 33.

Imp. Chassignon , rue Git-le-Cœur , 7.

LE
DOYEN DE KILLERINE,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente une pièce meublée avec goût. Porte au fond, et portes latérales. La porte à droite de l'acteur est celle de la chambre du Doyen; celle qui est à gauche conduit à la chambre de Rose, à celle de Patrice et au jardin — Sur le devant, à droite, une table; à gauche, un guéridon.

SCÈNE PREMIÈRE.

PATRICE, ROSE.

(Ils sont en costume de bal, l'un en domino rose, l'autre en domino noir.)

(Ils entrent par la porte du fond, et s'avancent avec précaution.)

PATRICE. Personne... j'en étais sûr... *(Ils quittent leurs dominos qu'ils jettent sur des fauteuils au fond du théâtre.)* Il dort... il est encore trop fatigué du voyage... D'ailleurs, vous savez bien, Rose, qu'il ne quitte jamais sa chambre qu'à huit heures précises. Exact comme une horloge.

ROSE. Oui, à Killerine; mais à Paris... Ce pauvre frère, ce bon Doyen! s'il savait que nous venons de passer la nuit au bal...

PATRICE. Fallait-il à son arrivée l'étourdir de tous ces détails? Un bal! il nous aurait crus perdus!... et cependant, s'il nous a fait quitter l'Irlande, où l'attachement de notre famille à la cause du prétendant nous fermait tout avenir; s'il nous a eu-

voyés à Paris sous la protection de lord Fincer, c'est apparemment pour y trouver un établissement en rapport avec notre rang... notre naissance; pour nous produire à la cour du régent, la cour la plus brillante et la plus folle...

Air : *Vaudeville de la Famille de l'Apothicaire,*

On y nomme souvent, au bal,
A quelque place d'importance;
Un colonel, un général
Se font dans une contredanse...
De parvenir je suis jaloux,
J'en danserais trente pour une...
C'est fatigant... que voulez-vous?
Il faut songer à sa fortune,
Ma chère sœur, que voulez-vous?
Il faut songer à sa fortune,

nous ne pouvions donc pas manquer un bal comme celui-ci... chez le prince de Cellamare, l'ambassadeur d'Espagne.

ROSE. Oui, mais depuis la mort soudaine de lord Fincer, notre protecteur... notre guide, nous aurions dû suivre les instructions de ce bon Doyen, nous tenir éloignés du monde, au moins jusqu'à son arrivée,

PATRICE. Nous serions bien avancés! Croyez-vous qu'on serait venu m'offrir cette compagnie que je sollicite dans l'un des régimens irlandais au service de France?... Aurions-nous fait tant de brillantes connaissances? Don Manuel de Ribera et sa cousine, dona Figueréz, deux proches parens de l'ambassadeur d'Espagne, qui sont devenus nos guides dans un pays où nous aurions été fort embarrassés sans eux...

ROSE. Eh bien! mon cher Patrice, c'est précisément là ce qui m'alarme le plus; votre don Manuel est un sot, dont les assiduités et les propos galans m'embarrassent et me fatiguent plus que je ne puis dire... et quant à dona Figueréz, cette promesse de mariage que vous lui avez faite...

PATRICE. Quoi de plus simple? C'est une caution, une garantie. Les cent guinées du bon Doyen ne pouvaient pas durer éternellement à Paris, où l'argent s'envole avec une rapidité vraiment incroyable; il a bien fallu en trouver... Sur quelle hypothèque? Je n'en avais pas d'autre que ma personne: trop heureux que cette bonne dona Figueréz ait bien voulu s'en contenter... Du reste, je me suis engagé, mais je ne me suis

pas vendu. J'obtiens ma compagnie, je ferai mon chemin, je paierai et je serai libre... il faut que je le sois; car, vous le savez, j'aime ailleurs... Et vous-même, ce jeune secrétaire de M. d'Argenson...

ROSE. Mon frère!...

PATRICE. Son domino rose ne vous a pas quittée de cette nuit, et sans moi, don Manuel, qui est un peu spadassin, allait lui chercher querelle; mais je l'aime aussi, ce jeune homme; d'ailleurs, il peut me servir quelque jour. Celle qui m'est chère est précisément la pupille de M. d'Argenson... et quand j'y pense, demain peut-être séparée du monde... jetée dans un couvent! heureusement, elle n'y est pas encore; et si mes projets réussissent...

ROSE. De grâce, Patrice, pas de nouvelle extravagance. N'ajoutez pas aux embarras de ce pauvre Doyen... ne le forcez pas à s'occuper des choses d'ici-bas, pour lesquelles il n'est pas né. Excellent frère!... à trente-sept ans, faire pour nous ses premiers pas dans le monde.

PATRICE. Il est vrai qu'il n'est pas appelé à y briller.

ROSE. Comment!... est-ce qu'il manque d'esprit!... est-ce qu'il n'a pas en partage les plus belles qualités?

PATRICE. Sans doute, il est bon, aimable, et d'une simplicité... mais l'enveloppe... Vous conviendrez qu'avec une figure et une tournure comme les siennes, il a pris le bon parti, celui de fuir le monde qui le fuirait, et de s'enterrer vivant dans ce vieux village de Killarine. où les paysans sont si laids qu'il y est à peine remarqué.

ROSE. Sa laideur même a du charme.... elle lui va bien.... D'ailleurs, si c'est elle qui l'a éloigné du monde, nous lui avons des obligations... Il a placé en nous toutes ses affections; il s'est dévoué à nos intérêts avec une tendresse vraiment paternelle... Dernièrement encore, en apprenant la mort de lord Fincer, quel empressement il a mis à venir nous retrouver ici!... Accourir du fond de l'Irlande, s'arracher à des habitudes dont il ne s'était jamais écarté!... Ah! nous serions bien coupables de ne pas lui épargner jusqu'au plus léger chagrin, jusqu'à la moindre inquiétude!

PATRICE. Rentrions donc vite, et qu'il ne puisse pas soupçonner...

ROSE. Ciel! c'est lui...

PATRICE. Déjà!... Il faut que sa montre avance.

SCENE II.

LES MÊMES, LE DOYEN.

LE DOYEN, *sortant de sa chambre.* Six heures et demie !... Qui est-ce qui m'aurait dit qu'après m'être levé pendant trente-sept ans à huit heures précises, il viendrait un jour où je me trouverais sur pied... et complètement vêtu, à six heures et demie du matin?... Il paraît qu'on ne dort pas dans ce pays-ci.

PATRICE, *dans le fond.* Et impossible d'éviter ses regards !

LE DOYEN, *se croyant seul.* Mon dieu ! mon dieu !... partir de Killerine, où les jours sont aussi calmes que les nuits... et tomber à Paris où les nuits sont aussi bruyantes que les jours.

ROSE, *bas à Patrice.* Je suis tremblante... il me semble qu'il va lire dans mes yeux.

LE DOYEN, *se croyant seul.* Pourvu que je n'aie pas éveillé ces pauvres enfans... (*Il va vers la chambre à gauche.*) Oh ! non... Ils dorment bien paisiblement ; car à leur âge on dort partout... même à Paris. (*Il aperçoit Rose et Patrice.*) Que vois-je !... déjà levés tous les deux ?... moi qui craignais...

PATRICE, *allant à lui.* Vous ne vous y attendiez pas, j'en suis sûr... mais vous-même...

ROSE, *avec empressement.* Seriez-vous malade ?

LE DOYEN (*). Oh ! non, dieu merci !... mais inquiet, inquiet, comme toujours, de vous, de votre avenir... et puis, vous le savez, je suis un homme d'habitude ; et depuis trois jours que me voilà à Paris... l'idée d'être dans un nouveau lit...

Air d'Aristippe.

La première nuit, impossible
De sommeiller sur ce nouveau chevet ;
Puis mon repos y devint plus paisible,
La confiance revenait,
Et le sommeil par fois l'accompagnait.
J'en vins enfin au point de me permettre
De l'abandon pour ce duvet léger...
Du moins autant qu'il est permis d'en mettre
Dans ses rapports avec un étranger.

PATRICE. Aussi, pourquoi avoir quitté si brusquement Killerine ?

(*) Rose, le Doyen ; Patrice.

LE DOYEN. Vous me le demandez? Comment! vous m'apprenez la mort de lord Fincer : je sais que vous êtes seuls à Paris, sans appui, sans protecteur... et vous vouliez que je restasse tranquillement à Killerine!... Certainement je ne me serais pas dérangé pour un empire... mais pour vous!... Deux heures après la réception de votre lettre, j'avais quitté le presbytère... Par exemple, je l'avoue, quand pour la première fois je vis le clocher de Killerine s'effacer à l'horizon, j'eus le cœur un peu serré... mais je me dis : allons, point de faiblesse! il y a là-bas deux orphelins sur lesquels j'ai promis de veiller... Cette idée me rendit tout mon courage, et maintenant je suis content, je suis auprès de vous, je suis à mon poste... je ne le quitterai que lorsque votre sort sera bien assuré.

ROSE. Que nous sommes touchés d'une pareille tendresse!

LE DOYEN. Elle est bien vive... Ecoutez donc, cette mère qui vous a recommandés à moi, que vous n'avez jamais connue... il faut que je la remplace... et puis une certaine circonstance que je ne puis oublier.

ROSE. Comment?

LE DOYEN. Mon père, vous le savez, n'eut que moi d'enfant, d'un premier mariage... Ce n'était point encourageant... c'était donc moi, moi seul, qui devais soutenir l'éclat de notre maison... aussi, j'avais à peine atteint ma dix-huitième année, que l'on s'occupa de me marier!... C'était difficile; je n'ai pas besoin de vous dire pourquoi... A la fin cependant, mon père trouva à Dublin une jeune personne plus hardie que les autres, et qui consentit à se risquer; elle ne me connaissait pas... Arrive le jour de l'entrevue... la famille de ma future était réunie dans le salon; j'étais en grande toilette... j'entre... ce ne fut qu'un cri, je ne dirai pas un cri d'admiration... du reste, j'en fus peu surpris... Dans le comté, quand il s'agissait de faire peur aux enfans... les mères avaient toujours la bonté de songer à moi... L'entrevue fut courte... et nous ne doutâmes pas, mon père et moi, que tout ne fût rompu... Pas du tout, mes vœux étaient agréés... Cela ne me parut pas naturel.

ROSE. Pourquoi donc?

LE DOYEN. Je compris qu'il y avait là quelque sacrifice; et cette fois, sans faire de toilette, abandonnant ma laideur à elle-même, je cours chez ma future; je lui rends sa parole... je lui dis que réflexion faite, je ferais mieux de me marier avec notre bonne église catholique d'Irlande... Ce fut aussi l'avis de la jeune filie.. Pauvre enfant! elle s'était résignée à m'épouser, parce qu'elle avait craint pour moi la mortification d'un refus... Quels trésors de bonté devait contenir un pareil cœur! Cette réflexion en fit naître d'autres... Mon père n'avait que trente-huit

ans... Vous devinez, n'est-ce pas?... Eh bien, oui, ce mariage fut mon ouvrage... Vous voyez donc bien que vous êtes presque mes enfans, puisqu'en définitive c'est moi qui suis la cause de votre naissance.

ROSE. Aussi.. vous nous tenez lieu de père.

LE DOYEN. Il y a long-temps que je m'y prépare. Plus d'une fois le soir, au coin du feu, en vous regardant jouer entre mes jambes, je me suis dit : Voilà des enfans qui grandiront... je les ai bercés, c'est très-bien... mais peut-être qu'un jour ils voudront voir au-delà des murs du presbytère : il faudra les guider; et si je ne cherche pas à connaître d'avance le pays, je pourrai bien m'égarer avec eux; alors je me suis dit aussi : Il faut me mettre en mesure, étudier le monde...

PATRICE. Pour cela, il aurait fallu le voir.

LE DOYEN. Eh bien! c'est ce que j'ai fait... Je l'ai vu à ma manière, dans mes livres... En ai-je lu!... ma foi!... quand je dirais... oui, bien certainement... j'ai bien lu deux à trois mille volumes... et quand j'avais fini... je recommençais...

PATRICE. Quel courage! Avec cela les livres...

Air : Il me faudra quitter l'empire.

Il en est peu qui soient dignes de plaire.

LE DOYEN.

Il ne faut pas trop de sévérité.

PATRICE.

Le bien... le mal... chacun d'eux l'exagère.

LE DOYEN.

Où rencontrer l'exacte vérité?

PATRICE.

Il faut subir leur bavardage...

LE DOYEN.

Quand il nous plaît... Mais enfin leurs écarts

Nous lassent-ils? sans façons... sans égards,

On les fait taire... et c'est un avantage

Que l'on n'a pas avec tous les bavards.

Vous verrez : si jamais l'amour doit régner dans vos cœurs, je le saurai avant vous... A ce sujet là, mes enfans, je puis vous dire, à l'âge où vous voilà, ce que vous ne savez pas encore, bien certainement, et puissiez-vous ne jamais le savoir par expérience! c'est que si l'amour a des douceurs... il a aussi mille

tourne... à ce que disent mes livres; car pour mon compte, je suis à l'abri des maux, des agitations qu'il entraîne à sa suite... Voilà l'avantage de ma position... voilà ce que j'ai gagné à me vouer au célibat... Aussi quand je songe que c'est aux imperfections de ma personne que je dois ma tranquillité, j'admire les desseins de la providence... et je bénis le ciel jusque dans ma laideur...

ROSE. Et nous le bénissons, nous, de nous avoir donné un si bon frère...

LE DOYEN. Je fais de mon mieux; et tout en vous élevant dans des principes religieux, je n'ai rien négligé pour que vous pussiez paraître dans le monde avec avantage, si telle était votre vocation. J'ai mis à votre portée tous les arts, même les plus frivoles.

PATRICE. Toutefois, vous avez oublié pour moi un point essentiel...

LE DOYEN. Et lequel?

PATRICE. L'escrime... et je vais être obligé de prendre des leçons d'armes.

LE DOYEN. Des leçons d'armes!... Patrice, il est écrit : Celui qui frappe avec l'épée, périra par l'épée.

PATRICE. Justement.... si je me faisais tuer gauchement, qu'est-ce qu'on penserait de moi?... et quand on fait les choses, il faut les faire avec grace.

LE DOYEN. Vous faire tuer!... mais, malheureux enfant! vous voulez donc me faire mourir d'inquiétude?...

ROSE. Mon frère a raison : il est si malheureux à cause de nous... éloigné de Killerine.

LE DOYEN. Allons, qui est-ce qui vous parle de cela à présent?... est-ce que je vous reproche quelque chose? je suis auprès de vous, c'est l'essentiel pour moi... D'ailleurs, à part le bruit, le tumulte des rues; on est fort bien ici... la France est, ma foi, un bon pays.. Par exemple, je ne conçois pas comment avec la faible somme que vous avez emportée, vous avez pu vous meubler avec ce soin. (*Il remonte le théâtre, regarde autour de lui, et aperçoit les dominos.*) Qu'est-ce que je vois donc là?

ROSE, à part. Ciel! nos dominos!

LE DOYEN. Quel singulier costume!

PATRICE, à part. Heureusement il ne sait pas ce que c'est.

LE DOYEN. Rose, serait-ce une mode nouvelle? .. expliquez-moi...

ROSE. Je n'y tiens plus... Tenez, mon frère, vous nous gronderez... mais j'aime encore mieux cela.

LE DOYEN. Comment! vous gronder?

Doyen.

PATRICE, à part. Elle va tout dire!... c'était si facile à cacher.

ROSE. Eh bien! s'il faut vous l'avouer, nous venons du bal.

LE DOYEN. Du bal!

ROSE. Je sens toute ma faute.

PATRICE. Moi aussi... mais nous n'avons pas pu faire autrement... nous avions accepté l'invitation avant votre arrivée... et je tiens de vous-même qu'il ne faut jamais manquer à sa parole.

LE DOYEN. Patrice, ce que vous dites là est pitoyable... et Rose, avec quelques mots, m'a touché bien plus que vous avec toutes vos excuses... Après tout, il n'y a pas grand mal... mais désormais tâchez de n'avoir plus rien de caché pour moi; car enfin, je n'ai point de secrets pour vous, moi, je vous dis toutes mes petites affaires.

PATRICE. Eh bien, soit!... confiance pour confiance... et pour commencer, apprenez que je suis amoureux.

LE DOYEN. Vous!

PATRICE. Voilà votre science en défaut.

LE DOYEN. Oui; parce que ce voyage a causé en moi un dérangement général... mais en temps ordinaire... à Killerine...

PATRICE. Si vous saviez comme elle est belle! que de grâces dans toute sa personne!... je ne vous dirai pas le désordre que ses yeux ont porté dans mon esprit... je ne vous dirai pas avec quelle ardeur, avec quelle tendresse...

LE DOYEN. Permettez... vous nous dites précisément tout ce que vous ne voulez pas nous dire.

PATRICE. Elle sera ma femme... je le jure... et malgré les obstacles... O ciel! huit heures!... adieu.

LE DOYEN. Où courez-vous?... et déjeûner!...

PATRICE. Il s'agit bien de cela. *(Il sort en courant.)*

LE DOYEN, le suivant jusqu'à la porte. Il sort sans déjeûner.

ROSE. Ce n'est pas une raison pour que vous ne déjeûniez pas, vous; et voici l'heure où à Killerine...

LE DOYEN. C'est vrai.

ROSE. Vous n'attendrez pas long-temps. *(Elle sort.)*

SCENE III.

LE DOYEN, seul.

Cette pauvre enfant!... elle cherche à me faire rentrer dans mes habitudes... et je ne demande pas mieux, surtout en ce moment..... Je ne sais pas si c'est parce que je me suis levé

de bonne heure ; mais il y a long-temps que je ne me suis senti si bien disposé... avec cela que le déjeûné a toujours été mon meilleur repas... et Rose le sait bien... Elle est très-douce, cette enfant ; ce n'est pas comme son frère qui a toujours été d'une pétulance... Amoureux déjà !... en vérité, cela me passe... mais pour Rose, ou je me trompe fort, ou c'est un caractère extrêmement froid... un cœur fait pour le calme et la solitude, étranger aux passions comme le mien, Dieu merci !

Air : *Ces postillons sont d'une maladresse,*

On me dira ; l'amour-passe bien vite,
Le mariage offre un port aux amans...
C'est possible... mais à sa suite
N'amène-t-il pas des tourmens ?
Il faut veiller sur ses enfans...
Les diriger selon leurs goûts, leur âge...
On peut, sans doute, accomplir ce devoir ;
Mais le parti le plus sûr... le plus sage,
C'est de n'en pas avoir.

Nous tâcherons de marier Patrice, puisque c'est là sa fûme ; quant à Rose, je ne la contraindrai pas... je l'emmenerai à Killerine, et décidément je veux la charger de la direction du presbytère... Je suis sûr d'avance que ce projet lui plaira... c'est une idée qui me réjouit le cœur, et qui me promet un avenir de calme... de tranquillité. Me voilà heureux pour toute la journée... Je ne connais personne à Paris... je ne crains pas les visites, et c'est quelque chose.

(*Il s'approche de la table à droite, et regarde quelques papiers.*)

SCENE IV.

LE DOYEN, DON MANUEL, *entrant par le fond.*

D. MANUEL, *à part.* Voici donc les lieux qu'elle habite.

LE DOYEN, *se croyant seul.* Ce n'est pas que je sois misanthrope... j'aime les hommes ; mais je les aime de loin. (*Se retournant et apercevant don Manuel.*) En voilà un que je ne savais pas si près.

D. MANUEL. Pardon... n'ai-je point l'honneur de parler à M. le Doyen de Killerine ?

LE DOYEN. C'est en effet le Doyen de Killerine qui a l'honneur de vous recevoir. (*A part.*) C'est bien à moi qu'il en veut.

D. MANUEL, *d part.* Faisons de la diplomatie matrimoniale. Le duc de Richelieu lui-même, mon illustre modèle, finira bien par en passer par là. (*Haut.*) Je ne sais pas, monsieur, si mon nom est venu jusqu'à vous ? Je suis don Manuel de Ribera.

LE DOYEN. Je vous avouerai que je n'ai pas l'honneur...

D. MANUEL. Cela m'étonne... mais je ne vous en veux pas. Je me flattais que quelques duels assez heureux, une certaine réputation dans la diplomatie... que j'ai étudiée sous les maîtres les plus habiles...

LE DOYEN. Je m'occupe peu de politique ; quant aux duels... vous concevez que j'y suis encore plus neuf.

D. MANUEL. Moi, par exemple, c'est différent... je suis Castillan... et j'ai le malheur d'être terriblement chatouilleux sur le point d'honneur... quand je dis le malheur... je ne parle pas pour moi personnellement... je suis toujours sûr de mon coup.

LE DOYEN, *d part.* O mon Dieu ! peut-on se vanter d'une pareille chose !

D. MANUEL. Du reste, je ne prends personne en traître... j'ai fait placer dans mes armoires une plume et une épée en sautoir... c'est une allégorie assez facile à comprendre, quand vous saurez que je suis auditeur au conseil des Indes.

LE DOYEN. Fort bien... mais franchement, par goût, j'aimerais autant que vous me dissiez sans allégorie ce qui me procure l'avantage...

D. MANUEL. Honoré de l'amitié du duc de Richelieu, qui paraît s'amuser beaucoup avec moi... j'ose me flatter d'être répandu dans le monde.

LE DOYEN. Je ne vous cacherai pas que moi, j'ai un goût prononcé pour la solitude.

D. MANUEL. Pour me livrer à des études diplomatiques, j'ai quitté l'Espagne avec une parente qui m'est chère, femme respectable, d'une sensibilité exquise, immensément riche, qui a voulu m'accompagner dans mes voyages. . c'était pour elle une occasion de voir les cours de l'Europe.

LE DOYEN, *à part.* Dans quelles mains suis-je tombé, mon dieu !

D. MANUEL. Le hasard m'a fait rencontrer à Paris, chez lord Fincer, une jeune personne d'une beauté ravissante,

Air de ma Céline.

Rien de beau comme son visage,

LE DOYEN,

Permettez...

D. MANUEL.

Un regard charmant.

LE DOYEN.

Observez donc...

D. MANUEL.

Et son langage...

LE DOYEN.

Je ne puis...

D. MANUEL.

Doux, simple et touchant.

LE DOYEN.

Au fait !...

D. MANUEL.

De plaisir j'étais ivre.

LE DOYEN.

Mais que m'importe ?

D. MANUEL.

Ecoutez, s'il vous plaît.

LE DOYEN, *à part*,

Ah ! du moins, si c'était un livre,

Je pourrais tourner le feuillet.

D. MANUEL. Enfin, monsieur, mon heure d'aimer est venue... et j'aime avec passion, avec délire... comme le duc de Richelieu... une jeune personne, dont vous êtes le frère...

LE DOYEN. Qu'entends-je !

D. MANUEL. Un amour comme le mien veut un résultat ; et je viens, en qualité de diplomate, vous proposer une alliance entre l'Irlande et l'Espagne... Je ne sais pas si je me fais comprendre.

LE DOYEN. Enfin, vous me demandez ma sœur en mariage ?

D. MANUEL. Précisément.

LE DOYEN, *à part*. Adieu mes projets. (*Haut.*) Mais, monsieur, vous êtes-vous assuré si ma sœur ?..

D. MANUEL. Trop délicat pour abuser de mes avantages, je n'ai point insisté pour obtenir un aveu... Avec son frère, elle n'aura pas les mêmes motifs de se contraindre.

LE DOYEN. Eh bien ! monsieur, je vais lui faire part de notre entretien.

D. MANUEL. Vous n'avez qu'un mot à dire... Mon bonheur dépend de vous,

LE DOYEN. Il dépend d'elle, d'abord.

D. MANUEL. Rappelez-lui que j'ai de la naissance.

LE DOYEN. Vous avez eu la bonté de me le dire.

D. MANUEL. Une position sociale... Auditeur...

LE DOYEN. Au conseil des Indes.

D. MANUEL. Qu'elle n'oublie pas non plus que si j'ai le caractère français, j'ai le sang espagnol... Je descends au jardin... je vous y attendrai... Songez que je suis bouillant d'impatience et d'amour... (*à part en sortant.*) comme le duc de Richelieu...

(*Il sort par la porte latérale d gauche.*)

SCÈNE V.

ROSE, LE DOYEN.

LE DOYEN. Voilà un singulier personnage, et je ne comprends pas comment Rose... Mes livres ont raison, l'amour porte un bandeau.. Quel contre-sens! lui qui aurait besoin d'y voir mieux que qui que ce soit.

ROSE, apportant un plateau avec plusieurs tasses, qu'elle pose sur le guéridon. Bonne nouvelle, on va servir le déjeuner.

LE DOYEN. Le déjeuner!.. Je vais dire comme Patrice tout-à-l'heure : Il s'agit bien de cela.

ROSE. Comment?

LE DOYEN. Ecoutez-moi, Rose, et surtout soyez franche... N'aimez-vous personne?

ROSE. Que voulez-vous dire? Mon attachement pour vous...

LE DOYEN. Oh! il n'est pas question d'amour fraternel... Il s'agit de cet amour qui empêche de déjeuner ceux qui l'éprouvent, et même ceux qui ne l'éprouvent pas... moi, par exemple... Oui, je viens de recevoir une visite et une confiance qui vous concernent.

ROSE. Moi!

LE DOYEN. Quelqu'un qui dit vous aimer... qui vous demande en mariage... un homme de qualité.

ROSE, à part. C'est lui... (*Haut.*) Son nom?

LE DOYEN. Don Manuel de Ribera.

ROSE. Don Manuel!

LE DOYEN. Que répondrai-je à sa demande?

ROSE. Répondez que je ne l'aime pas... que je ne l'aimerai jamais.

LE DOYEN. Qu'entends-je!.. Vous refusez?

ROSE. Epouser don Manuel!.. plutôt rester demoiselle toute ma vie.

LE DOYEN. Bien, très-bien... voilà qui cadre parfaitement avec un projet... mon rêve favori... Ah! vous ne perdrez pas au change, je vous en répons... Est-ce à Paris qu'on peut être tranquille?... c'est un bruit, une confusion... et une boue!.. Au moins à Killerine, on marche sur l'herbe dans toutes les rues... Voilà une ville!

ROSE. Mais je ne vous comprends pas...

LE DOYEN. Je vous expliquerai cela tout-à-l'heure, en déjeûnant... Mais, d'abord, il faut que j'aie signifié vos intentions à ce don Manuel... il m'attend au jardin.

ROSE. Que je suis fâchée de la peine que je vous vois prendre...

LE DOYEN. J'aurai toute la journée pour me dédommager... D'ailleurs, lui qui s'imaginait bonnement qu'il allait m'enlever ma sœur... Car, vraiment, les gens du monde ne doutent de rien... Je me fais un plaisir de lui dire qu'elle me reste... qu'elle ne veut pas me quitter... Chère enfant! vous serez si heureuse au presbytère!.. Que je vous embrasse... Je reviens... je reviens bien vite.

(Il sort.)

SCENE VI.

ROSE, puis FALBERT.

ROSE. Ce don Manuel!.. demander ma main, sans s'inquiéter si mon cœur... Que vois-je!.. M. Falbert!

FALBERT. Charmante Rose, j'accours, ivre de joie, d'espérance... Tout sourit à mes vœux... Je puis maintenant élever mes prétentions jusqu'à vous.

ROSE. Serait-il vrai?

FALBERT. Oui... Jusqu'ici que m'importaient la richesse, l'avancement!.. Mon amour pour vous a changé toutes mes idées... Mon obscurité m'était devenue à charge... Mais le moyen d'en sortir... Le hasard s'en est mêlé; et, depuis ce matin, grâce à lui, possesseur d'un secret important...

ROSE. Comment!

FALBERT. J'ai acquis des droits à la reconnaissance d'un personnage auguste : bientôt le régent lui-même...

ROSE. ConteZ-moi cela.

(Elle va s'asseoir auprès de la table, à droite.)

FALBERT. Mais, pardon, je ne puis m'expliquer encore... c'est un secret d'état... Mais la fortune vient, les honneurs l'accompagnent... et quel bonheur pour moi de les mettre à vos pieds...

(Il tombe à ses genoux.)

SCENE VII.

LES MÊMES, LE DOYEN.

LE DOYEN, *rentrant par la porte, à gauche, sans voir Falbert. Il a mal pris la chose; il est furieux... j'en suis fâché. (S'asseyant auprès du guéridon.)* A présent... nous allons déjeuner... (*Il voit Falbert.*) O ciel... encore un!.. Est-ce qu'il va en venir comme cela toute la journée? (*Il se lève.*)

ROSE, *allant à lui.* Mon frère.

LE DOYEN (*). Soyez tranquille... je vais le congédier bien vite... comme l'autre. (*A Falbert.*) Avant de vous livrer, monsieur, à des démonstrations exagérées, vous auriez dû vous assurer des dispositions de ma sœur.

FALBERT. Je les connais, monsieur; et si les vôtres y répondent...

LE DOYEN. Elles y répondent parfaitement.

FALBERT. Je suis donc le plus heureux des hommes.

LE DOYEN, *à part.* Que dit-il?.. Est-ce que l'amour trouble ses idées?.. C'est dommage! il a des manières très-polies.

ROSE. Mon frère, si vous saviez... si j'osais vous dire...

LE DOYEN, *à part.* Ah! mon dieu! est-ce que par hasard... (*Haut.*) Mais, cette résolution irrévocable?..

ROSE. Irrévocable pour tout autre...

LE DOYEN, *à part.* Qu'est-ce que j'entends-là!.. (*Haut.*) Mais, vous aimez donc monsieur...

ROSE, *baissant les yeux.* Mon frère...

LE DOYEN, *à part.* Elle l'aime! . Et Patrice de son côté... Alons, et de deux... Mais où donc ai-je les yeux?.. Comment, après tout ce que j'ai lu sur l'amour, ne pas seulement m'a-percevoir?..

FALBERT. Croyez, monsieur, que je mérite toute votre confiance.

ROSE. Oh! oui, mon frère!

FALBERT. J'occupe un emploi honorable.

ROSE. Secrétaire de M. d'Argenson.

FALBERT. J'espère mieux encore.

ROSE. Un avenir magnifique.

LE DOYEN, *les regardant l'un après l'autre, à part.* Oui, pour le coup, mon pauvre Doyen, tu es complètement sacrifié!.. Et ce

(*) Falbert, le Doyen, Rose.

don Manuel, à qui je viens de protester qu'elle ne veut pas entendre parler de mariage.

FALBERT. Monsieur, puis-je espérer?..

LE DOYEN. Nous verrons, monsieur; et si plus tard... (*A part.*) Au fait, il est mieux que l'autre... beaucoup mieux... c'est-à-dire qu'il n'y a même pas de comparaison... (*Haut.*) Nous disons donc que vous avez des espérances pour l'avenir.

FALBERT. J'ai plus que des espérances.

LE DOYEN. Fort bien... alors cela s'arrangera facilement; et pour peu qu'il en soit de même de Patrice, je retrouverai ma tranquillité bien heureuse, et le repos, seul objet de mon ambition, à moi; car vous concevez bien que si je ne me suis pas marié, c'était surtout pour éviter... Mais, tenez, nous causerons bien mieux en déjeunant; car il faut espérer que je finirai par déjeuner, si l'amour veut bien me le permettre... et si vous voulez accepter votre part du modeste repas du matin.

FALBERT. Que de bonté!

LE DOYEN. Je ne sais pas si vous êtes comme moi; mais le déjeuner est mon repas de prédilection... aussi, j'aime à le faire tranquillement.

(*Ils se placent tous trois autour du guéridon.*)

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, DON MANUEL.

D. MANUEL, *au fond.* Elle n'aime personne... c'est fort bien; mais je ne me tiens pas encore pour battu.

LE DOYEN. Vous pensez bien que si, comme je l'espère, rien ne dérange nos projets, ce n'est point une main étrangère qui vous donnera la bénédiction nuptiale.

D. MANUEL, *d part.* Que vois-je!.. le petit secrétaire... le domino rose de cette nuit!

LE DOYEN. Cela me revient de droit.

D. MANUEL. Quelle trahison!

LE DOYEN et ROSE. O ciel!

D. MANUEL, *au Doyen.* C'est donc ainsi que vous vous êtes fait un jeu de ma chaleur?..

LE DOYEN. Monsieur, je vous proteste...

D. MANUEL. C'est un tissu d'impostures que vous m'avez débitées avec votre air de bonhomie affecté.

FALBERT, *à don Manuel.* Monsieur, les expressions dont vous vous servez...

Doyen.

5

D. MANUEL. Vous ai-je demandé ce que vous en pensez ?

FALBERT. Je n'attendrai pas que vous me le demandiez... Et si vous avez supposé que je vous laisserais outrager impunément un homme respectable...

D. MANUEL. Est-ce bien à moi?..

(Il porte la main à son épée, Falbert en fait autant.)

LE DOYEN. Grand dieu !

(Il les sépare, et les empêche de tirer l'épée.)

ROSE. Mon frère, ne souffrez pas...

D. MANUEL. Retirez-vous.

FALBERT. Laissez-moi.

LE DOYEN, allant de l'un à l'autre. M. Falbert!.. seigneur don Manuel!.. (à part.) Ils seraient capables de se blesser... (Haut.) Finissez!.. (à Falbert.) Allons, vous, soyez le plus raisonnable.

Air d'une Faute.

Mon ami, suivez-moi ;
Ah ! que ce soit pour elle !
Pour calmer son effroi,
Si ce n'est pas pour moi.

D. MANUEL, à Falbert.

Nous reprendrons cette querelle.

FALBERT.

Je vous en donne ici ma foi.

ENSEMBLE.

LE DOYEN.

Mon ami, suivez-moi ;
Ah ! que ce soit pour elle !
Pour calmer son effroi,
Si ce n'est pas pour moi.

D. MANUEL.

Il s'éloigne, et je croi
Moins par égard pour elle,
Que pour le juste effroi
D'un homme tel que moi.

FALBERT.

Je les suis malgré moi,
C'est pour lui... c'est pour elle;

Pour calmer leur effroi...
Plus tard comptez sur moi.

ROSE.

Ah ! par pitié pour moi,
Messieurs, plus de querelle !
Mes larmes, mon effroi,
Tout vous en fait la loi.

SCENE IX.

DON MANUEL, puis DONA FIGUEREZ.

D. MANUEL. Du moins le champ de bataille me reste... Mais conçoit-on rien à cette jeune fille !.. me préférer un humble commis, à moi... moi, don Manuel de Ribera, qui ai renoncé à cause d'elle à la main de ma cousine, tout en ayant l'art de laisser croire à cette chère parente que c'était elle qui me sacrifiait !.. Sa grande sensibilité m'a servi ; et bientôt, je l'espère, ce jeune Patrice... Pourvu qu'elle persévère dans cette passion ; qu'elle n'aille pas me rendre la préférence...

DONA FIGUEREZ, *en dehors*. Monsieur le doyen de Killerine.

D. MANUEL. Eh ! mais c'est elle... elle ici !.. Elle persévère.

DONA FIGUEREZ, *entrant*. C'est bien, c'est bien, j'attendrai...
(*Voyant don Manuel.*) Vous ici, don Manuel !

D. MANUEL. Oui, belle cousine... et vous-même ?..

DONA FIGUEREZ. J'ai su que le vénérable Doyen, que le frère aîné de nos jeunes amis, était à Paris, et je viens le saluer.

D. MANUEL. Comme moi... Quant au motif qui vous fait désirer un entretien avec le frère du jeune Patrice, je ne le devine que trop.

DONA FIGUEREZ. Vous allez encore me faire des reproches... N'est-ce pas vous qui, poussé par votre fatalité, me fîtes remarquer ce jeune homme !

D. MANUEL. Je fus bien imprudent... (*à part.*) ou plutôt bien diplomate. (*haut.*) Mais je lus dans vos yeux... et ce fut moi qui trouvai le courage de m'immoler à votre bonheur... à ce bonheur qui ne peut vous échapper ; car vous avez un titre, et si jamais on s'avisait de le contester...

DONA FIGUEREZ. Soyez tranquille... on ne se joue pas impunément d'une Ribera.

D. MANUEL. Disposez de mon bras.

DONA FIGUEREZ. Essayons, avant tout, les voies pacifiques.

D. MANUEL. Comme moi pour la sœur.

DONA FIGUERAZ. Vous vous êtes épris bien vite de cette enfant, don Manuel,

D. MANUEL. Certainement... quand j'ai vu que j'étais sacrifié... C'est l'égarément du désespoir... Du reste, ce qui vous paraîtra bien invraisemblable, c'est que j'ai un rival.

DONA FIGUERAZ. Un rival!.. et quels sont vos projets?

D. MANUEL. Mes projets!.. j'en ai une foule dont je ne puis encore me rendre compte... mais ils sont terribles : voilà tout ce qui m'apparaît provisoirement.

DONA FIGUERAZ. Quelle exaltation!

D. MANUEL. Tête volcanisée! J'vais commencer par environner cette maison d'un réseau d'émissaires, moi-même...

DONA FIGUERAZ. Surtout, don Manuel, pas d'imprudences... Songez qu'étrangers dans ce pays...

D. MANUEL. Etrangers!.. Ma cousine, on parle à voix basse chez le prince de Cellamare, notre ambassadeur... Il se prépare des évènements...

DONA FIGUERAZ. Lesquels?

D. MANUEL. Je ne les connais pas; mais j'espère que bientôt, grâce à une commission que le prince a daigné me donner... Belle cousine, vous restez?

DONA FIGUERAZ. Je ne m'en irai pas sans avoir parlé au Doyen.

D. MANUEL. Où vous reverrai-je?

DONA FIGUERAZ. Tantôt, à ma maison d'Arcueil.

D. MANUEL, lui baisant la main. Permettez... (à part.) Ah! mon jeune secrétaire, vous oser vous jouer à un diplomate... à un élève de Richelieu!.. vous allez apprendre à qui vous aurez affaire. (à dona Figueraz.) Belle cousine...

(Il salue et sort par le fond.)

SCENE X.

DONA FIGUERAZ, LE DOYEN.

LE DOYEN, sans voir dona Figueraz. C'est très-bien!.. Ils font vraiment plaisir à voir, ces amoureux... Mais, avant tout cela, le déjeuner qui devait arriver il y a une heure... Rose a bien autre chose à penser; et si je n'appelle pas moi-même... Ah! mon dieu! encore quelqu'un.

DONA FIGUERAZ, se trouvant nez à nez avec le Doyen. Ah!

LE DOYEN, à part. Voilà un cri qui me rappelle ma première entrevue avec ma future,

DONA FIGUERAZ. Pardon... mais je ne m'attendais pas... C'est à monsieur le Doyen de Killeringue que je désire parler.

LE DOYEN. Il est devant vos yeux.

DONA FIGUERAZ. Quoi! monsieur... c'est vous?

LE DOYEN. Moi-même... (*à part,*) Que ne suis-je encore plus laid, je l'aurais peut-être fait sauver.

DONA FIGUERAZ. Je suis Espagnole.

LE DOYEN. Elle reprend les choses d'un peu haut.

DONA FIGUERAZ. Vous avez un frère.

LE DOYEN. Je n'en disconviens pas... j'ai même une sœur.

DONA FIGUERAZ. Je la connais... une charmante enfant... j'ai eu le plaisir de la voir souvent chez lord Fincer.

LE DOYEN. Elle ne pouvait choisir pour compagne une dame plus respectable.

DONA FIGUERAZ. Je suis demoiselle... mais ne disputons pas sur les mots. J'ai été assez heureuse pour rendre quelques services à ces jeunes gens... j'ai acquis des titres à leur reconnaissance... et je ne vous cacherai pas que votre frère m'a témoigné la sienne avec une vivacité... Enfin, monsieur, vous devez me comprendre.

LE DOYEN, *à part.* Non, par exemple!

DONA FIGUERAZ. Faut-il vous dire que son cœur ne put se défendre d'un sentiment...

LE DOYEN, *à part.* Ah, mon dieu! est-ce que cela va encore être de l'amour!.. Ah! ça, je n'en sortirai donc pas, moi, qui m'étais voué au célibat exprès...

DONA FIGUERAZ. En un mot, j'ai reçu de lui une promesse de mariage.

LE DOYEN, *à part.* Pour le coup, si je m'attendais à cela de la part de Patrice... (*haut.*) Comment! lui... lui que je croyais si étourdi, prendre une femme si raisonnable!.. c'est très-bien.

DONA FIGUERAZ. J'ai trente ans.

LE DOYEN. Trente ans!.. (*à part.*) Ne disons rien, elle n'aime pas qu'on dispute sur les mots. (*haut.*) Mada... mademoiselle, un pareil choix témoigne suffisamment de la sagesse de mon frère. (*à part.*) Voilà comme je comprends le mariage... C'est une mère qu'il va retrouver là. (*haut.*) Du reste, madame, à l'exception de ce qui touche à la promesse, j'ai reçu sa confiance... il m'avait avoué sa tendresse.

DONA FIGUERAZ. Il serait vrai!.. Ah! que vous me charmez!

LE DOYEN. Il paraissait redouter des obstacles.

DONA FIGUERAZ. Des obstacles!.. Je suis maîtresse de ma main et de ma fortune... je suis orpheline.

LE DOYEN, *à part.* Au fait, on le serait à moins.

DONA FIGUERES. Je vous avoue que n'ayant pas vu votre frère depuis quelques jours, je craignais...

LE DOYEN. Que pouviez-vous craindre?.. une personne aussi accomplie...

DONA FIGUERES. Ah! monsieur... vous n'avez jamais aimé.

LE DOYEN. Madame... dans mon état...

DONA FIGUERES. Pardon... mais si vous saviez combien un cœur vraiment épris est facile à se tourmenter!.. Je vous crois; mais souvenez-vous que c'est vous qui m'aurez fait renaitre à l'espérance... et s'il me faut la perdre, si je me voyais trahie, craignez le désespoir de dona Figueres de Ribera.

LE DOYEN, *d part.* Dieu! c'est encore une Ribera.

DONA FIGUERES. J'aime, comme on aime en Espagne.

Air de la Robe et les Bottes.

Si son amour, en qui je me confie,
Doit à jamais rester égal au mien,
Il peut, hélas! disposer de ma vie;
Puisse mon sang couler au lieu du sien!
Mais si par lui je me voyais trompée,
Je n'irais pas, esclave du hasard,
D'un froid vengeur solliciter l'épée...
Ma faible main sait tenir le poignard...
N'en doutez pas, à défaut d'une épée,
Ma faible main sait tenir un poignard.

Je crois qu'il convient que votre frère ignore la démarche que j'ai faite auprès de vous.

LE DOYEN. Fiez-vous à ma prudence, je l'amènerai indirectement à me parler de vous; et alors... (*On entend la voix de Patrice qui parle en dehors.*) Mais on vient... je crois entendre sa voix.

DONA FIGUERES. Oui... mon cœur ne peut s'y tromper... sentez comme il bat.

(Elle prend vivement la main du Doyen.)

LE DOYEN, *un peu honteux et retirant sa main.* Je m'en rapporte parfaitement à vous... (*A part.*) Elle est d'une vivacité...

DONA FIGUERES. Comment éviter ses regards?

LE DOYEN. Rien de plus facile... passez dans cette pièce.

DONA FIGUERES. Ah! monsieur! après lui, vous êtes ce que j'aime le plus au monde.

LE DOYEN. Vous êtes bien bonne... (*A part.*) Cette femme-là est très-aimante. (*Dona Figueres entre dans la chambre droite.*)

SCÈNE XI.

LE DOYEN, PATRICE.

PATRICE; *il entre précipitamment par la porte latérale à gauche.*
Mon frère, mon frère!

LE DOYEN. Eh bien, qu'avez-vous? quel air effaré, bon Dieu!

PATRICE. Je vais vous confier mon bien le plus précieux.

LE DOYEN. Qu'est-ce donc?

PATRICE. Celle que j'aime.

LE DOYEN. Il va me la confier... il ne se doute pas qu'elle est déjà là.

PATRICE. Sa famille voulait la contraindre à prendre le voile.

LE DOYEN. Ah! sa famille voulait... (*A part.*) Elle ne m'en a pas dit un mot... c'est un manque de confiance... (*Haut.*) Hélas! on ne peut pas la forcer.

PATRICE. Au contraire; en France on a mille exemples...

LE DOYEN. Mais puisqu'elle est étrangère.

PATRICE. Pas du tout... elle est française.

LE DOYEN, *à part.* Alors, pourquoi me dit-elle qu'elle est espagnole.

PATRICE. Quel sort affreux l'attendait dans un couvent... elle, si douce, si jeune!...

LE DOYEN. Si jeune!

PATRICE. Dix-sept ans.

LE DOYEN. Comment, dix-sept ans! (*A part.*) Elle s'en est donné trente... je trouvais déjà... et à présent le voilà qui réduit le chiffre presque de moitié.

PATRICE. Je ne pouvais laisser consommer un pareil sacrifice... aussi je l'ai enlevée.

LE DOYEN. Vous l'avez enlevée!.. (*A part.*) C'est un peu fort... (*Haut.*) Mais quand cela?

PATRICE. A l'instant même.

LE DOYEN, *à part.* C'est un véritable dédale... je m'y perds.

PATRICE. Elle est là... avec ma sœur.

LE DOYEN, *à part.* Que dit-il?... quel soupçon!... est-ce que par hasard... douce... délicate... dix-sept ans... il prétend qu'elle est là, à gauche... et je suis sûr qu'elle est ici à droite... ah! mon dieu! c'est effrayant!

PATRICE. Qu'ils viennent maintenant m'enlever ma Julie.

LE DOYEN. Sa Julie!... J'ai trop bien deviné... ce n'est pas la même... horrible situation!

PATRICE. Rien au monde ne pourra nous séparer.

LE DOYEN, *à part*. Et l'autre qui est là qui écoute.

PATRICE. Je ne vous cache pas que nous avons tout à craindre... son tuteur est M. d'Argenson !

LE DOYEN. M. d'Argenson.

PATRICE. le lieutenant-général de police...

LE DOYEN, *à part*. Le lieutenant-général de police !.. il ne me manquait plus que de l'avoir sur les bras.

PATRICE. Rien n'a pu m'arrêter... je n'aurais pu vivre sans elle... je l'adore.

LE DOYEN, *à part*. Je suis sur des charbons ardents... c'était bien la peine de me vouer au service de Dieu...

PATRICE. Vous ne pouvez pas comprendre cela, mon frère... c'est un feu dévorant... c'est..

LE DOYEN. Mais taisez-vous donc, malheureux.

PATRICE. Pour qu'elle raison?... un amour aussi pur que le mien... Il n'est personne qui ne puisse entendre...

LE DOYEN, *à part*. Il me fait mal... il me fait horriblement mal.

Air : Ah ! si ma dame me voyait.

Ne pouvez-vous parler moins haut ?

PATRICE.

Mais pourquoi donc tant de prudence ?

LE DOYEN.

C'est qu'on a tort, en toute circonstance,

De crier plus haut qu'il ne faut ;

Groyez-moi, c'est un grand défaut.

PATRICE.

À quoi bon des craintes pareilles ?

Ne sommes-nous pas seuls ici ?

LE DOYEN.

Bon dieu ! les murs ont des oreilles,

(*à part* .) Et les espagnoles aussi.

PATRICE. Je ne crains rien, moi... et je vais vous présenter ma chère Julie... je cours la chercher.

LE DOYEN, *Le retenant*. Écoutez, Patrice, je vous aime... vous le savez... envisagez avec moi les suites d'une passion insensée.

PATRICE. Une passion insensée !

LE DOYEN. Au nom du ciel, écoutez-moi... vous êtes jeune... extrêmement jeune... vous aviez besoin d'une femme plus raisonnable que vous... et je me flattais... j'espérais que vous aviez fait un autre choix.

PATRICE. Moi!

LE DOYEN. On m'avait même dit que, plein de reconnaissance pour les bontés d'une personne dont l'expérience... la raison... personne qui, d'ailleurs, n'est point sans agrémens... au contraire. (*A part.*) Ça l'apaisera peut-être... (*Haut à Patrice.*) J'en appelle à vos souvenirs... à cette promesse que vous avez faite.

PATRICE. Ah! mon dieu!... est-ce que, par hasard, c'est de dona Figueres que vous vous faites l'avocat?

LE DOYEN. Eh bien, oui... et certainement sa cause est belle...

PATRICE. Dona Figueres... c'est ma créancière, voilà tout.

SCENE XII.

LES MÊMES, DONA FIGUERES (*).

DONA FIGUERES. Ta créancière, perfide!

LE DOYEN, *d part.* Nous sommes perdus.

PATRICE. Vous ici, madame!

DONA FIGUERES. Ta créancière!... j'avais soupçonné ta trahison... elle n'est que trop réelle.

PATRICE. Ma trahison!... de grâce, ne compliquons pas la question... je vous dois... je le sais... et pourvu que je vous paie...

DONA FIGUERES. Tu te fies sur ce que je ne suis qu'une faible femme... mais je saurai bien suffire à ma vengeance.

LE DOYEN, *d part.* Dieu! le poignard... (*Haut, passant entre dona Figueres et Patrice.*) Vous seriez capable...

DONA FIGUERES. Non... il faut auparavant qu'il sache tout ce qu'on souffre en perdant ce qu'on aime... Je pars... j'ai tes secrets... bientôt M. d'Argenson saura quelle retraite sa pupille a choisie. Adieu...

PATRICE. Vous ne sortirez pas... et pour vous en ôter toute envie... (*Il se précipite vers la porte du fond, ferme la serrure à double tour, et prend la clé sur lui.*) Mon frère, calmez-là... vos conseils... vos discours... je compte sur vous.

(*Il sort par la porte latérale à gauche, et l'on entend qu'il ferme aussi la serrure à double tour.*)

(*) Le Doyen, dona Figueres, Patrice.

SCÈNE XIII.

DONA FIGUERES, LE DOYEN.

LE DOYEN, *à part*. Ah!... mon dieu! il nous enferme... et il me laisse en tête-à-tête.

DONA FIGUERES. Et vous restez... vous, monsieur?

LE DOYEN. Il y a force majeure... cette porte...

DONA FIGUERES. Eh bien, tant mieux... si j'étais seule, ma fureur serait impuissante; elle aura au moins à qui s'adresser.

LE DOYEN, *à part*. Je puis dire que je touche au moment le plus critique de ma vie.

DONA FIGUERES. Aussi bien vous n'êtes pas le moins coupable à mes yeux. Vous avez encouragé mon amour... vous m'avez inspiré une fausse sécurité... dans quel but?... parce que vous espériez m'éloigner plus facilement de ces lieux.

LE DOYEN. Mais puisque j'ignorais. Je comptais déjeuner bien tranquille...

DONA FIGUERES. Malheureuse que je suis!... et quand je songe que là, à quelques pas de moi; il se fait peut-être, aux yeux de ma rivale, un mérite de mes tourmens... Ah! cette idée me tue... je ne puis la supporter. (*Elle s'assied à droite du théâtre.*)

LE DOYEN, *à part*. Je crois qu'elle m'oublie un peu... ses pensées ont pris un autre cours.

DONA FIGUERES. Je respire à peine... je n'en puis plus.

LE DOYEN, *à part*. Comme sa voix devient faible!... quelle pâleur! (*Haut et s'approchant. Madame!...*)

DONA FIGUERES, *d'une voix éteinte*. Laissez-moi... laissez-moi mourir.

LE DOYEN. Que dit-elle! Dieu! elle se trouve mal!... (*Il va auprès d'elle et lui prend la main.*) Oui! sa main est glacée... (*Allant à la porte.*) Rose, Patrice, du secours... Quel embarras! comment faire? comment la secourir?... c'est qu'elle est serrée là-dedans... Au moins si Rose était là... mais moi!... il faut donc la laisser mourir!... de vains scrupules doivent-ils l'emporter sur la voix de l'humanité?... Non, non... c'est un être souffrant, je ne dois pas voir... je ne verrai pas autre chose... mais comment m'y prendre?... comment parvenir? Ah! qui m'aurait dit qu'un jour j'aurais à m'occuper de pareils soins? (*Il se donne beaucoup de mouvement et cherche à ôter la collerette et le fichu.*) C'est hérissé d'épingles... j'ai les doigts en sang... Ah! mon dieu! que vois-je!... je vous demande un peu si c'est là un bijou de femme? (*Il lui ôte le poignard et le jette sous la table,*

dans ce moment on frappe à la porte.) Ah! dieu merci, voilà du monde... qu'ils soient les bien venus.

VOIX *du dehors*. Ouvrez.

LE DOYEN. Ouvrir!... je suis enfermé. (*On frappe plus fort.*)

VOIX *du dehors*. Ouvrez... de par le roi!

LE DOYEN. De par le roi!.. une affaire criminelle... tout s'en mêle... (*Par la serrure.*) Messieurs... (*Le bruit redouble.*) Ils ne veulent seulement pas m'écouter. (*Par la serrure.*) Je suis enfermé.

VOIX *du dehors*. Ouvrez toujours...

LE DOYEN. Je lui crie que je suis enfermé... il me répond : ouvrez toujours... s'il y a du bon sens... Quelle journée!... la famine... les gens de justice... l'amour... tous les fléaux humains déchaînés contre moi... sans compter un évanouissement... L'amour!... je suis bien avancé d'en être préservé pour mon propre compte, s'il m'associe à tous les tourmens qu'il fait endurer aux autres...

DONA FIGUERIZ, *sortant de son évanouissement*. Où suis-je?

LE DOYEN. Elle a parlé. (*On frappe en dehors.*)

DONA FIGUERIZ. Entendez-vous?

LE DOYEN. Trop bien.

DONA FIGUERIZ. On vient me délivrer... Je me vengerai donc, enfin!

(*La porte est forcée.*)

SCENE XIV.

LES MÊMES, GARDES.

CHOEUR.

Musique nouvelle de M. Hormille.

ENSEMBLE.

DONA FIGUERIZ.

Contre la violence
On vient me protéger ;
Je vais tirer vengeance
De qui m'ose outrager.

LE DOYEN.

Hélas! plus d'espérance
D'échapper au danger!
O ciel! dans ta clémence,
Daigne me protéger!

LES GARDES.

De cette résistance
Redoutez le danger ;
Venez, nulle puissance
Ne peut vous protéger.

LES FEMMES.

De cette résistance,
Redoutez le danger.
Hélas ! nulle puissance
Ne peut vous protéger.

LE CHEF DES GARDES (*). Enlever la pupille de M. d'Argenson !
(*Au Doyen.*) Pour commencer, beau séducteur, vous allez nous suivre.

LE DOYEN, *à part.* Il me prend pour un séducteur !... quelle confusion !... mais au moins Patrice sera sauvé.

LE CHEF DES GARDES, *à dona Figueres, montrant le Doyen.* Quant à vous, mademoiselle, désolé de vous séparer de l'objet aimé.
DONA FIGUERES. Lui, l'objet aimé ! c'est trop fort... et vous m'ôtez raison d'un pareil outrage.

LE CHEF DES GARDES. Pas de discours... il faut nous suivre.
(*Il fait signe aux autres gardes ; ceux-ci font un mouvement pour avancer, au même instant entre Falbert.*)

SCENE XV.

LES MÊMES, FALBERT.

FALBERT. Arrêtez !... que faites-vous ? Ceux que vous cherchez ont pris la fuite.

LE CHEF DES GARDES. Le secrétaire de M. d'Argenson !

FALBERT. Consultez donc votre signalement.

LE CHEF DES GARDES, *jetant les yeux sur un papier, et regardant dona Figueres.* C'est juste... Brune... dix-sept ans... pour le coup... Voyons le séducteur. (*Regardant le Doyen.*) Vingt ans à peine... la taille bien prise... l'air décidé... L'erreur est évidente.

LE DOYEN, *à part.* Ils sont sauvés !.. mais où les retrouver ?.. Me voilà seul, abandonné...

FALBERT, *bas, au Doyen, et passant à sa gauche.* Calmez-vous... Ils allaient s'éloigner sans but... je leur ai indiqué le couvent des Irlandaises... ma tante en est la supérieure... Une voiture les y mène tous trois.

LE DOYEN. Le couvent des Irlandaises !.. ô bonheur !..

FALBERT, *de même.* On nous observe... Nous aviserons ce soir

(*) Dona Figueres, le Chef des gardes, Falbert, le Doyen.

aux mesures nécessaires à leur sûreté... Ainsi, ce soir, à la nuit fermée, au couvent des Irlandaises... N'y manquez pas.

LE DOYEN. J'y serai... Ah! vous êtes notre sauveur.

FALBERT. Silence!

(Reprise du Chœur.)

ENSEMBLE.

LE DOYEN.

La juste Providence
Eloigne le danger;
Le ciel, dans sa clémence,
Daigne nous protéger.

FALBERT.

Eloignez l'influence
D'un effroi passager!
Allons, bonne espérance;
Ils sont hors de danger.

DONA FIGUREZ.

Subir son inconstance!
Me laisser outrager!
Et perdre l'espérance
De jamais me venger!

LES GARDES,

Quelle est donc la puissance
Qui sut les protéger?
Une autre fois, je pense,
Nous pourrons nous venger.

LES FEMMES, qui sont à la porte.

Quelle est donc la puissance
Qui sut le protéger?
Allons, bonne espérance;
Ils sont hors de danger.

(Dona Figueréz sort en jetant un regard menaçant sur le Doyen, à qui le chef des gardes fait des excuses.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

Le Théâtre représente un salon richement décoré. — Porte au fond. — A droite de l'acteur, et sur le dernier plan, la porte des appartemens et de la bibliothèque. — A gauche, et sur le même plan, une grande fenêtre. — Sur le devant du théâtre, et du même côté, une table couverte d'un riche tapis. — Deux flambeaux brûlent sur la table.

SCENE PREMIERE.

DON MANUEL, assis auprès de la table, **LOPEZ**, debout, à sa gauche; **DEUX DOMESTIQUES** dans le fond.

D. MANUEL. Et le cocher n'a point fait de difficultés ?

LOPEZ. Aucune, grâce aux dix pistoles que vous m'aviez remises pour lui (*à part.*) et dont j'ai gardé cinq pour moi.

D. MANUEL. Qu'on est heureux d'avoir des serviteurs aussi fidèles!.. et tu dis qu'il vont arriver ?

LOPEZ. Avant dix minutes ils seront ici... En montant en voiture, le jeune homme a dit au cocher : Aux Irlandaises... Celui-ci a pris bravement la Croix-Rouge, la Chaussée-du-Maine ; et, grâce à l'obscurité, il va arriver à Arcueil, sans que ces étrangers se doutent seulement du changement d'itinéraire.

D. MANUEL, se levant (*). A merveille!.. Une fois dans la cour de ce vieux manoir de la Thuilerie, qu'on ferme exactement les portes.

LOPEZ. Je l'ai recommandé; personne ne sortira plus.

D. MANUEL. Excepté toi, mon bon Lopez, toi, le phénix des coureurs. (*À part.*) Il faut flatter tout le monde; c'est encore de la diplomatie... (*Haut.*) Mais cette fois, tu vas... courir... en voiture... Mon vis-à-vis est dans la cour... toi, dedans... (*Mouvement de Lopez.*) oui, dedans; Joseph et Inigo derrière... et vite à la porte Saint-Jacques, le quartier privilégié des couvens... A cette heure-ci, tous les abbés devraient être rentrés... mais tu sais qu'il y a toujours des retardataires... le premier

(*) Lopez, Don Manuel.

qui se présentera, aborde-le, bien poliment, le chapeau à la main... propose-lui une place dans la voiture... c'est honnête, et vingt louis s'il veut vous suivre, pour deux heures seulement... Bien entendu que, s'il refuse, ce sera comme s'il acceptait; vous le ferez monter malgré lui... toujours très-poliment.

LOPEZ. Oui, monseigneur. *(Il va pour sortir.)*

D. MANUEL, le rappelant. Ah!.. dans tous les cas, comme il ne faut pas qu'il sache où on le conduit, vous aurez soin de lui bander les yeux, et cela avec la plus grande politesse... car la diplomatie doit toujours être essentiellement polie... c'est de rigueur... Tiens, voilà les vingt louis.

(Il lui donne une bourse.)

LOPEZ, d part. Dont dix pour moi, c'est entendu.

D. MANUEL. Et sers-moi toujours avec la même fidélité. *(Lopez et les domestiques sortent.)* C'est unique! comme cet homme-là m'est dévoué!.. *(Voyant dona Figueréz qui entre.)* Ah! dona Figueréz!..

SCENE II.

DON MANUEL, DONA FIGUERÉZ.

D. MANUEL. Ah! belle cousine, vous voici... j'allais me faire annoncer chez vous.

DONA FIGUERÉZ. Mon cher don Manuel, je suis bien à plaindre... Si vous saviez ce qui s'est passé... Ce traître de Doyen... Ah! si je pouvais me venger...

D. MANUEL. Il est bien question de vengeance... Soyez radieuse... Il vient, le bien-aimé.

DONA FIGUERÉZ. Patrice!

D. MANUEL. Lui-même, dans votre château de la Thulerie. Il vient, vous dis-je; et ce qui rend la chose plus piquante, c'est qu'il vous amène votre rivale.

DONA FIGUERÉZ. Ma rivale!

D. MANUEL. Un trait à la Richelieu!.. C'est aujourd'hui que je puis prendre le titre de son élève... Je m'explique... Tantôt, en vous quittant chez le Doyen, je me suis embusqué avec mes gens les plus dévoués, près de la demeure de nos deux perfides... Bientôt une voiture de place s'arrête à la porte... la nuit tombait... je marche droit au cocher... Où vas-tu? — Conduire trois personnes au couvent des Irlandaises... — A présent, faut-il vous dire que la voiture a pris le chemin de votre maison d'Arcueil.

DONA FIGUERAZ, *prête à s'évanouir*. Il va venir... Ah!... lui que je croyais perdu pour jamais.

D. MANUEL. Allons, chère cousine, calmez-vous... point d'enfantillage... du sang-froid, de la prudence...

DONA FIGUERAZ. Mais cette rivale ?

D. MANUEL. J'ai tout prévu... En descendant de voiture, on lui dira que la supérieure désire lui parler... Voilà donc la séparation qui s'effectue tout naturellement.

DONA FIGUERAZ. Nous la renverrons bien vite à son tuteur.

D. MANUEL. Non pas... c'est un ôtage pour contribuer à décider Patrice... Du reste, si le petit jeune homme faisait des façons, il aurait affaire à moi ; et, entre nous, je ne pense pas qu'il en ait envie.

DONA FIGUERAZ. Mais comment espérez-vous l'amener ?

D. MANUEL. Rien de plus facile... Une fois ici, nous lui ferons envisager la position critique dans laquelle il s'est mis ; nous lui ferons observer que s'il retourne à Paris ; s'il refuse de tenir sa promesse envers vous, de vous épouser, il est arrêté, emprisonné, perdu... Et alors, comme de deux malheurs il faut choisir le...

DONA FIGUERAZ, *sévèrement*. Don Manuel !..

D. MANUEL. Eh bien ! non... mais nous nous offrirons pour le sauver, pour les sauver tous, nous qui serons plus puissans que jamais... car, n'oubliez pas ce que je vous ai dit... il se prépare des événemens... c'est tout ce que je sais bien positivement... mais, d'après quelques mois que j'ai saisis au passage, je ne serais pas étonné que demain la France se réveillât espagnole.

DONA FIGUERAZ. Comment ?

D. MANUEL. Vous pensez bien que si le prince de Cellamare réussit, il n'oubliera pas ceux qu'il aura employés... et sa confiance en moi est illimitée... Dernièrement encore ne m'a-t-il pas chargé de lui procurer un copiste habile... oui, un copiste... La commission était délicate... je m'en suis tiré à mon honneur... j'ai trouvé une main superbe... le prince en a été enchanté... Ainsi, ma cousine, saluons les honneurs, les dignités... nous y touchons.

DONA FIGUERAZ. Que m'importe !.. c'est le bonheur que j'ambitionne... qu'il tarde à venir !

D. MANUEL. Belle cousine, quand le bonheur vient en voiture de louage, on ne peut pas exiger qu'il vienne bien vite.

DONA FIGUERAZ. Ecoutez... une voiture s'arrête... et tout mon corps a tressailli.

D. MANUEL. Pour le coup, c'est lui... c'est le bonheur... Retournons-nous un instant pour arrêter toutes nos dispositions.

ENSEMBLE.

Air :

Les voilà, (*bis.*)

Nous, sortons par là ;

On verra (*bis.*)

Qui l'emportera.

(*Ils entrent dans l'appartement à droite.*)

SCÈNE III.

ROSE et **PATRICE**, entrant par le fond.

PATRICE. Ah ! à la fin on y voit clair !.. c'est bien heureux... Voyager dans l'obscurité, arriver dans l'obscurité... C'est à peine si l'on a daigné nous indiquer le grand escalier, si mal éclairé, qui conduit à cette chambre... puis on nous a laissés là, après avoir emmené Julie.

ROSE. J'avoue que j'étais presque effrayée de cet accueil.

PATRICE. C'est égal, nous voici en sûreté ; mais ce n'est pas sans peine... j'ai cru que nous n'arriverions jamais... Ces couvents sont toujours fourrés dans les quartiers les plus retirés.

ROSE. Et cependant nous étions attendus, car la grande porte s'est ouverte à notre arrivée, et s'est refermée à l'instant sur nous.

PATRICE. Certainement ; M. Falbert ne nous a-t-il pas dit que sa tante, la supérieure, était prévenue ?

ROSE. Je voudrais bien savoir pourquoi elle a demandé, avant tout, à voir Julie ?

PATRICE. C'est bien simple... Julie allait prendre le voile : on aura voulu lui faire de la morale... c'est de règle.

ROSE. Quel calme autour de nous !

PATRICE. Parbleu, à cette heure-ci... près de onze heures du soir... et puis, dans un couvent, tout respire la paix, la tranquillité.

ROSE. On a beau faire, Patrice, on n'entre pas impunément dans ces séjours consacrés au recueillement ; c'est au point que j'éprouve en ce moment un sentiment particulier. Est-ce dit

Doyen.

5

trempé ou de l'effroi? je l'ignore, et pourtant je me sens tout ému.

PATRICE. Moi, je n'éprouve que de l'impatience.

ROSE. Tout ici me semble étrange... Mais voyez donc quel luxe...

PATRICE. C'est très-bien... ça joue le salon... Au fait... le parloir, c'est destiné aux profanes.

ROSE. Pourvu que notre cher Doyen ne s'égaré pas dans ces rues désertes!.. Jugez donc... il y a si loin d'ici à notre logement.

PATRICE. Lui! soyez tranquille... Il sait qu'il vient dans un couvent... il n'aura qu'à se laisser aller... la force du naturel... Mais la supérieure retient Julie bien long-temps...

ROSE. On n'entend rien!.. Personne ne paraît... c'est singulier...

PATRICE. Il faut absolument que je trouve quelqu'un à qui parler... Asseyez-vous un instant... je vais à la découverte.

ROSE. Patrice, ne vous éloignez pas trop.

PATRICE. Que craignez-vous dans un couvent. D'ailleurs, je suis bien sûr de ne pas aller loin.

Air d'Yolva.

Pour moi ces lieux seront inabordables,
Je ne pourrai les voir qu'en abrégé;
Je vais trouver des grilles redoutables,
Dans un couvent, c'est un point obligé...
Elles sont là pour inspirer la crainte;
Mais c'est, je crois, bien moins pour retenir
Ceux qui voudraient entrer dans cette enceinte,
Que ceux, hélas! qui voudraient en sortir.
Oui, j'en suis sûr, à peine en cette enceinte,
Il n'est qu'un vœu, c'est celui d'en sortir...

(Il sort, Rose le conduit jusqu'à la porte, et lui parle encore lorsqu'il est parti.)

SCENE IV.

ROSE, puis DON MANUEL.

ROSE, à Patrice qui sort. Surtout, Patrice, pas d'imprudences, avant tout songez où vous êtes... (Haut.) Il est déjà loin... L'important, c'est que nous voilà en sûreté... Dans la position où

s'est placé mon frère, nous sommes trop heureux d'avoir trouvé cet asile... et je suis plus heureuse encore, moi, de devoir notre sécurité à M. Falbert. Ah ! s'il était ici, avec notre bon Doyen, je croix que je ne désirerais plus rien.

Air de Guillaume Tell.

Ici bientôt ils se rendront ensemble,

Ce doux espoir fait palpiter mon cœur ;

Ils seront là... mais cependant je tremble ;

Doit-on trembler lorsqu'on touche au bonheur !

(Elle va s'asseoir à droite du théâtre.)

D. MANUEL, dans le fond. A merveille !.. le frère est sous clé... la sœur est plongée dans ses réflexions... Si elle songeait à moi... on ne sait pas...

ROSE, apercevant don Manuel. Que vois-je !.. (Elle se lève.) (*)

D. MANUEL. Un homme passionné, délirant... un ami qui vient vous sauver malgré vous, malgré votre frère.

ROSE. Où suis-je ?

D. MANUEL. Dans des lieux où vos moindres desirs seront des lois... où vous êtes la maîtresse absolue.

ROSE, voulant sortir. Mon frère !..

D. MANUEL. Il ne peut vous entendre ; mais il n'a rien à craindre, soyez en sûre, et le bonheur l'attend ici, comme vous.

ROSE. Dans quel piège sommes-nous tombés, grand dieu !

D. MANUEL. L'expression est bien dure... Ne savez-vous pas que la passion excuse tout.

ROSE. La passion !.. Mais je ne vous aime pas, moi, monsieur... je ne vous aimerai jamais... et maintenant vous me faites horreur.

D. MANUEL. Des injures ?.. le duc de Richelieu se croirait adouci !.. Jugez de mon amour par ma persévérance... Vous m'avez accablé de vos dédains, ils n'ont rien fait sur moi... et dans ce moment même, je ne m'en venge qu'en sauvant votre frère.

ROSE. Mon frère !

D. MANUEL. Savez-vous qu'en enlevant la pupille de M. d'Argenson, ils s'est mis en mesure d'obtenir à la Bastille un domicile perpétuel ?

ROSE. Ah ! de grâce, montrez-vous généreux ; et s'il est vrai

(*) Rose, Don Manuel.

Digitized by Google

que Patrice soit compromis à ce point, loin de le livrer, loin de nous retenir ici, donnez-nous les moyens de nous éloigner, de quitter la France avec notre excellent frère, avec ce bon Doyen, qui méritait si bien notre reconnaissance, et dont nous avons, je le vois, troublé à jamais le repos.

D. MANUEL. Oh! ce cher Doyen... j'ai un peu de rancune contre lui.

ROSE. Il ne mérite pas votre haine, et vous ne voudrez pas causer son malheur, le mien, celui de toute une famille... vous aimerez mieux mériter sa reconnaissance... Prononcez, et la mienne vous est acquise.

D. MANUEL. Sa reconnaissance!.. elle capitule.

LOPEZ, *accourant*. Monseigneur...

(*Sur un signe de don Manuel il s'arrête et ne dit plus rien.*)

D. MANUEL, *bas et le faisant approcher*. Eh bien?

LOPEZ, *venant de la gauche de don Manuel, à voix basse*. Il est là!.. il a fait quelques difficultés, mais il a bien fallu qu'il se résignât.

D. MANUEL, *bas*. A merveille!.. Introduis-le, et que tout soit prêt comme je te l'ai dit. (*Lopez sort.*) Il arrive à propos... Je le gagnerai par mes promesses, et il achevera de la décider.

SCÈNE V.

LES MÊMES, LE DOYEN, *les yeux bandés; il est enveloppé d'un manteau; des Domestiques sont à ses côtés et le conduisent.*

LE DOYEN, *en entrant* (*). Mes chers amis, je vous répète que c'est une méprise, et je vous assure que tôt ou tard vous en serez plus fâchés que moi.

ROSE. Quelle voix!

LE DOYEN. Je vous demande pardon si je vous ai répondu un peu brusquement quand vous m'avez accosté; c'est que j'étais pressé.

D. MANUEL. Soyez sans crainte... il ne vous arrivera rien de fâcheux.

LE DOYEN. Vous êtes bien bon... mais il me semble que par elle-même l'aventure est déjà suffisamment désagréable... vous me rendriez un grand service, en me remettant en liberté... Je suis attendu... j'ai dans ce moment-ci un rendez-vous pressé.

(*) Rose, le Doyen, Don Manuel.

ROSE. C'est lui.

LE DOYEN. Mon dieu! je ne demande pas qu'on me reconduise, mais qu'on me laisse aller seulement; et quoique je sois venu à l'aveuglette, je retrouverai bien mon chemin.

D. MANUEL. C'est impossible... quant à présent... on a besoin de vos services... Du reste, vous serez payé généreusement.. Mais quoi que vous puissiez voir ici, jurez d'abord de ne rien divulguer.

LE DOYEN, *d part.* Quoi que je puisse voir!.. ça a l'air d'une mystification. (*Haut.*) J'oserai vous faire remarquer que jusqu'à présent je n'ai pas pu voir grand' chose.

D. MANUEL. C'est juste... (*Aux domestiques.*) Otez ce bandeau.

(*Lopez lui ôte son bandeau.*)

LE DOYEN. Que vais-je voir, mon dieu! avec cela qu'ils ont des voix farouches.

ROSE. Mon frère!.. mon frère!

LE DOYEN. Qu'entends-je!.. Rose, ma chère Rose.

D. MANUEL. Allons, c'est le Doyen.

ROSE.

Air : Muse des bois.

Oui, c'est bien moi .. c'est votre sœur chérie.

D. MANUEL.

Vit-on jamais pareil événement!

LE DOYEN.

Viens sur mon cœur...

ROSE.

En vain la perfidie

Voudrait encor m'atteindre en ce moment.

LE DOYEN.

Qu'à se flatter la jeunesse est facile...

ROSE.

Non... je prévois un avenir plus doux,

Et le malheur doit quitter cet asyle,

Où l'espérance est entrée avec vous!

D. MANUEL, *aux domestiques, avec colère.* Sortez.

(*Lopez et les domestiques sortent.*)

LE DOYEN. Mais c'est une illusion... c'est un rêve.

D. MANUEL. Maudits valets !.. Il est vrai qu'ils ne le connaissent pas... C'est égal... c'est stupide.

LE DOYEN. Où sommes-nous ?

D. MANUEL. Chez moi.

LE DOYEN, se retournant, et voyant don Manuel. Don Manuel !

D. MANUEL (*). Lui-même !..

LE DOYEN. Mais Patrice ?

ROSE. Hélas ! qui le sait ? On parle de prison perpétuelle... de la Bastille.

LE DOYEN. La Bastille !.. cette affreuse prison !.. Pauvre enfant !.. C'est épouvantable !

D. MANUEL. Il est vrai que votre frère est bien compromis !.. mais c'est dans le malheur qu'on connaît ses amis !.. je m'offre pour le sauver, et le seul prix que je demande...

LE DOYEN. Le prix ne fait rien... ma petite fortune... tout ce que je possède... j'abandonne tout.

D. MANUEL. Rien, mon cher Doyen... je ne veux rien de votre fortune, je ne demande rien que la main de votre sœur... pour un grand d'Espagne, un auditeur au conseil des Indes... Je l'avoue, ce n'est pas vous que j'attendais... Mais après tout, cela se trouve au mieux, comme vous le disiez ce matin, cela vous revenait de droit... Je vais appeler nos témoins... Doyen, vous allez nous donner la bénédiction nuptiale sur-le-champ.

LE DOYEN. Il a une assurance... Voyons, Rose, qu'en dis-tu ?

ROSE. Grand dieu ! vous aussi, vous pourriez vouloir me sacrifier !

LE DOYEN. Te sacrifier, ma pauvre enfant !.. peux-tu le croire ?.. (A don Manuel.) Seigneur don Manuel, tout cela est fort bien ; mais il y a avant tout une chose essentielle dans un mariage... c'est le consentement des deux parties... Vous aimez beau dire oui, si ma sœur dit non... et il paraît qu'elle est décidée à dire non... L'affaire ne peut pas s'arranger... au moins c'est notre manière de procéder en Irlande, et je suis bien décidé à ne pas en changer.

D. MANUEL. Vous êtes décidé... écoutez, réfléchissez... Je vous le répète... si tout se passe selon nos désirs... votre sœur femme d'un Espagnol... votre frère mari d'une Espagnole... et quels Espagnols... la tête de Patrice devient sacrée... Si vous résistez... je l'abandonne à son sort sans miséricorde... (Fausse sortie.) Écoutez... vous avez tout pouvoir sur l'esprit de votre sœur... si elle persiste dans son refus, c'est que vous l'y aurez encouragée... c'est donc à vous seul que je m'en prendrai... Je vous laisse !..

(*) Rose, le Doyen, Don Manuel.

Quand je reviendrai, mes témoins m'accompagneront, et ces témoins seront armés... armés jusqu'aux dents, je vous en avertis.

(*Il sort, le Doyen le suit jusqu'à la porte, Rose passe à gauche du théâtre.*)

SCÈNE VI.

LE DOYEN, ROSE.

LE DOYEN. Armés! mon enfant, je suis perdu!.. J'ai fait dans mes livres une étude toute particulière du caractère espagnol... En amour, ce sont de vrais démons... ils sont capables de tout... Je me rappelle surtout avoir lu une vieille chronique : *Gil-Fernando*, récit véridique des malheurs d'une famille castillane massacrée jusque dans sa cinquième génération, où il y avait des histoires à faire frémir... Mais je remercie le ciel... c'est sur moi seul que tombera leur vengeance... Je ne regrette qu'une chose... c'est d'être parti de Killerine sans faire mon testament.

ROSE. Mon frère!

LE DOYEN. J'étais si pressé... C'est une leçon... En tous cas, mon enfant, je n'ai pas besoin de vous recommander notre vieille Betty, la gouvernante de votre mère... Elle m'a aidé à vous élever... Pauvre femme! moi qui lui avais tant promis de revenir... c'est la première fois de ma vie que j'aurai manqué à ma parole... Vous donnerez mes livres à mon vicaire... c'est un homme soigneux... Il les mènera doucement; ils ont besoin de ménagement.

ROSE. De grâce, ne me parlez pas ainsi.

LE DOYEN. Un peu plus tôt, un peu plus tard... Au bout du compte, ce ne sera qu'un pauvre doyen de moins:

ROSE. On vient.

LE DOYEN. Déjà! (*Regardant vers la porte latérale à droite.*) Ce n'est pas lui... c'est sa cousine... celle-là sera peut-être plus raisonnable... Voyons s'il n'y aura pas moyen de s'entendre de ce côté.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, DONA FIGUEREZ.

DONA FIGUEREZ (*). Don Manuel ne m'a point trompée... Mon-

(*) Dona Figueréz, le Doyen, Rose.

sieur le Doyen en ces lieux! combien je me félicite de vous recevoir chez moi!

LE DOYEN. Madame, vous avez bien de la bonté... Chez vous!.. ah! nous sommes ici chez vous!.. Je vous demande bien pardon de vous faire visite à cette heure-ci... c'est la faute de votre cousin... Il n'est pas très-poli, votre cousin.

DONA FIGUERAZ. D'autant plus qu'il n'est pas dans son droit, lui... Mademoiselle n'a rien promis... rien signé.

LE DOYEN. Certainement... Que je suis heureux de vous trouver dans ces dispositions!.. (*bas à Rose.*) Vous voyez, Rose, il ne faut jamais désespérer de la providence.

ROSE, à dona Figueraz. Et cette jeune personne dont on nous a séparés...

DONA FIGUERAZ. Elle n'a rien à craindre non plus... on a pour elle tous les égards qui lui sont dûs. (*au Doyen.*) Mais, monsieur le Doyen, puisque le hasard vous amène chez moi...

LE DOYEN. Le hasard... le hasard!..

DONA FIGUERAZ. Je veux réclamer de votre bonté un moment d'entretien particulier.

ROSE. Je ne quitte pas mon frère.

DONA FIGUERAZ. Oh! ne craignez rien... Ma bibliothèque, qui donne dans cette pièce, n'a pas d'autre issue.

LE DOYEN. Oui, laissez-nous, mon enfant. (*la conduisant vers la porte latérale, bas.*) Vous voyez qu'elle est bien disposée... elle a du bon, et j'espère... (*Rose entre dans la pièce à droite.*)

SCÈNE VIII.

LE DOYEN, DONA FIGUERAZ.

DONA FIGUERAZ, *d part*, pendant que le Doyen conduit Rose. Oui, qu'il ait un seul instant de faiblesse, le voilà compromis, obligé d'acheter mon silence par une entière soumission... Suivons mon plan, et allons droit au but... (*Haut.*) Monsieur le Doyen... (*Le Doyen s'approche d'elle; elle lui fait signe de s'asseoir et elle s'assied. — Après un moment de silence.*) Ah! monsieur, quelle opinion devez-vous avoir de moi!.. Les emportemens auxquels je me suis livrée, les frayeurs que je vous ai causés...

LE DOYEN. Le fait est... mais ce n'est rien... surtout si vous consentez à ce que Rose et son frère...

DONA FIGUERAZ. J'avoue que l'apparence était contre moi.

LE DOYEN, *d part*. L'apparence!.. et le poignard donc... Il paraît qu'elle a oublié le poignard.

DONA FIGUEREZ. Quand vous me connaîtrez mieux...

LE DOYEN, *d part.* C'est qu'au fait, elle n'a pas l'air méchant... elle est peut-être comme les autres... égarée par l'amour. Ils en sont tous là, à ce qu'il paraît... L'amour, l'amour!.. ils n'ont que cela en tête. On dirait que c'est lui qui mène tout dans le monde... Mais c'est une passion affreuse, c'est la perdition des âmes... eh bien! je la combattrai, moi; je ramènerai au bercail cette brebis égarée... Oui, c'est mon devoir... c'est mon état... et on doit exercer son état partout.

DONA FIGUEREZ. Monsieur le Doyen... de grâce, écoutez-moi. Je ne prétends pas être irréprochable.

LE DOYEN. Personne ne l'est... (*d part.*) Il ne faut pas l'effrayer. (*haut.*) Nous sommes tous fragiles... et moi-même...

DONA FIGUEREZ. Vous, monsieur le Doyen!.. (*d part.*) Bien! j'en prends acte.

LE DOYEN. On a beau faire, l'humaine faiblesse est toujours là. (*Il pousse un soupir.*)

DONA FIGUEREZ. Quel soupir!.. et qu'a-t-il à me regarder ainsi?..

LE DOYEN. La vie n'est qu'une épreuve continuelle.

DONA FIGUEREZ. Eh! mais sans doute... une épreuve qui souvent est au-dessus de nos forces..

LE DOYEN. A qui le dites-vous?

DONA FIGUEREZ, *d part.* Il a l'air de le savoir par expérience... Ah! seigneur Tartuffe, si vous pouviez donner de vous-même dans le piège... Essayons... ah!.. Il est pourtant bien laid.

LE DOYEN. Je crois qu'elle se recueille... Allons, allons, il sera facile de la convertir.

DONA FIGUEREZ, *d part.* Oui, je réussirai... c'était là le moyen... Ils sont tous les mêmes. (*haut.*) Que de périls autour de soi! et quand on songe qu'un regard, un seul, peut devenir l'écueil de la sagesse la mieux affermie.

LE DOYEN. C'est effrayant.

DONA FIGUEREZ. Mais voyez donc!.. moi qui vous croyais sans pitié pour les erreurs...

LE DOYEN. Ce que c'est que de ne pas s'entendre!

DONA FIGUEREZ. Vous ne vous séparez point des pauvres pécheurs; votre indulgence les attire à vous... Aussi je ne vous demande pas si vous avez beaucoup de pénitentes.

LE DOYEN. Toutes celles qui se présentent sont les bien-venues. (*d part.*) Elle y arrive d'elle-même.

DONA FIGUEREZ, *avec malice.* Elles sont jolies?

LE DOYEN. Quelquefois... pas toujours... je les prends telles qu'elles sont.

DONA FIGUEREZ, *avec malice.* C'est un moment bien redoutable

Doyen.

6

que celui où, dans le silence de la solitude, vous recevez des aveux qui sonvent par la nature même des fautes...

LE DOYEN. On s'en effraie à tort. (*à part.*) Plus de doute, c'est une confession qu'elle demande. Allons, ma sœur, il ne faut jamais être retenue que par la crainte de faire le mal.

DONA FIGUERAZ. Vous ne trouvez donc pas qu'il y ait de mal...

LE DOYEN. A suivre les mouvemens de son cœur? non, sans doute.

DONA FIGUERAZ. Votre morale est douce et facile; et, d'après cela, votre retour doit être vivement désiré à Kihérine.

LE DOYEN. J'aime à le croire... Mais si vous réalisez l'espoir qui s'est emparé de moi, je ne regretterai plus alors d'avoir entrepris ce long voyage... une joie ineffable remplira mon cœur.

DONA FIGUERAZ, *d part.* Quel feu dans ses regards!

LE DOYEN, *d part.* Elle hésite encore... elle était si endurcie!.. (*haut.*) Nous sommes seuls... les momens sont précitux... Allons, un peu d'abandon et de laisser-aller.

DONA FIGUERAZ, *à part.* Je le tiens.

Air : *Que parlez-vous ici de gloire.*

Ah! modérez l'ardeur qui vous enflamme;
Je dois blâmer tant de vivacité.

LE DOYEN.

Non, laissez-moi lire au fond de votre âme;
Et de plaisir je serai transporté,

DONA FIGUERAZ.

Si vous saviez combien il nous en coûte!

LE DOYEN, *d part.*

La grâce agit sur ses esprits touchés.

DONA FIGUERAZ.

Vous attendez un aveu.

LE DOYEN.

Mais sans doute.

J'attends, hélas! l'aveu de vos péchés;
Parlez, j'attends l'aveu de vos péchés.

DONA FIGUERAZ, *à part.* Qu'entends-je!

LE DOYEN. Allons, du courage!.. il n'y a pas de temps à perdre... à votre âge.

DONA FIGUERER. Comment, à mon âge ?

LE DOYEN. Oui, vaut mieux tard que jamais.

DONA FIGUERER. Je vous trouve bien impertinent.

LE DOYEN. Moi !... (*A part.*) Quest-ce qu'elle a donc ?

DONA FIGUERER. A mon âge !... oser me dire en face...

SCENE IX.

LES MÊMES, DON MANUEL.

D. MANUEL, *à la cantonnade*. C'est bien... qu'il m'attendra sous les tilleuls, dans le jardin.

LE DOYEN, *d part.* Voici l'autre... je croyais qu'il m'avait oublié...

D. MANUEL, *à la cantonnade* (*). Le temps de prendre mes armes, et je descends.

LE DOYEN, *d part.* Des armes... toujours des armes.

DONA FIGUERER. A qui en avez-vous, don Manuel ?

DON MANUEL. Ce n'est rien... M. le Doyen, je venais savoir où vous en étiez, et vous dire que je ne vous oublie pas... je suis à vous tout-à-l'heure ; mais j'ai d'abord deux mots à dire à monsieur votre frère.

DONA FIGUERER. Comment !

D. MANUEL. Oui, le petit monsieur s'est avisé de briser la porte de sa chambre.

DONA FIGUERER. O ciel ! il m'échappe !

D. MANUEL. Soyez tranquille... il a seulement agrandi sa prison... Les fossés de la Thuillerie ont vingt pieds de large... avec cela une femme est toujours sûre d'arrêter un infidèle... C'est qu'il a désarmé un de nos gens... puis il m'a dit en face que ma conduite était indigne d'un homme d'honneur, et qu'ici même, à l'instant, à l'instant, il m'en demandait raison... tout cela avec une foule d'épithètes peu diplomatiques... c'est inouï ! me défier, moi qui ai touché Donadieu.

LE DOYEN. Ah ! mon dieu !

D. MANUEL. Mais enfin, il faut le satisfaire... et puisqu'il veut une leçon...

LE DOYEN, *à dona Figueres*. Madame... ne souffrez pas...

DONA FIGUERER. Laissez-moi... à mon âge ! (*Elle sort.*)

LE DOYEN, *à don Manuel*. Seigneur don Manuel !

D. MANUEL. Offenser ma cousine !

(*) Le Doyen, Don Manuel, Dona Figuerer.

LE DOYEN. C'est un enfant.

D. MANUEL. Me provoquer, moi ! un Ribera !

LE DOYEN. Songez donc...

D. MANUEL. Vive dieu ! nous allons voir.

(Il sort et on l'entend prononcer encore indistinctement plusieurs mots.)

SCENE X.

LE DOYEN, seul.

Mais, seigneur don Manuel... Il ne m'entend pas... En vérité, ce Patrice est fou. O mon dieu ! que devenir?... Comment empêcher... Dans cette maison, pas un défenseur... des ennemis partout. . des secours, nous ne pourrions en attendre que du dehors.... Mais le moyen de faire connaître nos dangers.... le moyen !... cette fenêtre... si j'étais un peu plus-ingambe, mais je n'ai jamais eu de facilités pour les exercices gymnastiques... Autant que je puis voir, elle donne sur une terrasse... au bout de cette terrasse, la campagne sans doute... la liberté... Pour moi, je n'oserais jamais prendre cette route... mais pour Patrice, rien ne m'arrêtera.

Air : *Vaudeville des Frères de lait.*

Sans hésiter, frayons-nous un passage,
Jusqu'à la fin mon zèle éclatera ;
Me tenant compte un jour d'un tel courage,
J'en ai l'espoir, le ciel me bénira. (*bis.*)
Me bénir, moi ! se peut-il que j'y pense ?
Un pareil vœu n'est point sorti de là ;
Selon mon cœur, ah ! s'il me récompense,
Pauvres enfans, le ciel vous bénira.

SCENE XI.

LE DOYEN, PATRICE.

(Patrice entre au moment où le Doyen mesure de l'œil la fenêtre.)

PATRICE. Mon frère, que faites-vous ?

LE DOYEN. O ciel ! c'est vous, Patrice ? comme vous voyez, allais à votre secours.

PATRICE. Par cette fenêtre ?.. mais au bout de la terrasse, vous auriez rencontré un obstacle invincible... des fossés profonds.

LE DOYEN. Des fossés profonds !... allons, les élémens aussi que j'allais trouver contre moi... et ce combat... vous n'êtes pas blessé ?

PATRICE. Je n'ai même pas encore vu mon adversaire. Je venais à sa rencontre; mais puisque je ne le trouve pas ici, c'est qu'il m'attend sans doute... et je cours...

LE DOYEN. Ah! pour le coup... vous, je saurai bien vous empêcher...

PATRICE. Oh! vous essaieriez en vain de m'arrêter... Il n'y a pas d'autre moyen... pensez-y donc; mais pour délivrer Julie, pour sauver ma sœur, je n'ai que cette ressource.

LE DOYEN. Comment, la ressource de vous faire tuer ?

PATRICE. Au contraire... Oh! j'ai un plan d'attaque superbe... je courrai droit à lui.

LE DOYEN. Comme c'est rassurant! je vous tiens, je ne vous lâcherai pas... Songez donc, malheureux, qu'il a touché un M. Donadieu... je ne connais pas... mais c'est égal... c'est un vrai spadassin.

PATRICE. Peu m'importe, il m'attend.

LE DOYEN. Qu'il attende... qu'il se batte tout seul.

PATRICE. Est-il possible que vous vous mettiez aussi contre moi ?

LE DOYEN, à part. Parce que je l'empêche d'aller se faire tuer, il dit que je me mets contre lui... (*Haut.*) Quoi que vous fassiez, vous ne sortirez pas...

(*Il va prendre un fauteuil, et le place devant la porte; pendant ce temps Patrice s'approche de là croisée.*)

PATRICE, à part. Heureusement qu'il ne peut pas garder à la fois la porte et la fenêtre.

LE DOYEN, s'asseyant dans le fauteuil. Je serai peut-être le maître une fois dans ma vie... je ne bouge pas de là... A présent, mauvaise tête, sortez, si vous pouvez.

PATRICE, à la croisée. C'est ce que je fais.

LE DOYEN. Grand dieu!... Patrice!...

PATRICE, de l'autre côté du balcon. Vous l'avez voulu... d'ailleurs, ce chemin est plus court que l'autre.

LE DOYEN. Ah! par pitié!... il n'écoute rien... Patrice, les fossés.

PATRICE, du dehors. Ils ne m'arrêteront pas.

LE DOYEN. Ah! vous le prenez sur ce ton là... eh bien, ni moi non plus, ils ne m'arrêteront pas... Il paraît qu'il était décidé que je sauterais... et nous allons voir.

(*Il enjambe le balcon.*)

SCÈNE XII.

DON MANUEL, LE DOYEN.

D. MANUEL, *Personne.*

LE DOYEN. Qu'est-ce que j'aperçois... son adversaire... oh! alors... c'est différent... *(Il rentre.)*

D. MANUEL. Eh bien, ce petit jeune homme qui voulait à toutes forces se mesurer avec moi... il paraît qu'il ne se décide pas facilement à venir à ce rendez-vous.

LE DOYEN, *à part.* S'il était possible qu'ils courussent toujours ainsi l'un après l'autre... *(Apercevant les armes que Patrice a posées sur un fauteuil et qu'il a oubliées.)* L'étourdi! il a oublié ses armes... Tant mieux.

D. MANUEL. C'est égal... il ne perdra rien pour attendre.

LE DOYEN, *à part.* Il me fait frémir. *(Haut.)* Monsieur, vous avez fait vos preuves.

D. MANUEL. C'est vrai.

LE DOYEN. Ce jeune homme est bon, rempli de qualités... une tête un peu vive... mais un cœur excellent. Sa mort serait pour vous une triste victoire... elle n'ajouterait rien à votre réputation.... et vous pouvez, sans inconvénient, refuser le combat...

D. MANUEL. Quand je suis outragé.

LE DOYEN. Eh! monsieur, le véritable courage consiste à mépriser les injures; et la vertu, à les pardonner.

D. MANUEL. Tout cela est fort beau à Killérine, dans un sermon... mais refuser un duel, moi! c'est impossible.

LE DOYEN. Comment, monsieur, le mal que vous nous avez déjà fait ne vous suffit pas?... vous ne trouvez pas que ce soit assez... vous voulez encore tuer ce jeune homme... vous le voulez absolument... c'est un parti pris?

D. MANUEL. Il s'agit d'une affaire d'honneur, et un gentilhomme ne peut pas refuser une semblable partie... A la vérité, j'ai la main malheureuse... mais enfin je le combattrai loyalement.

LE DOYEN. Loyalement.. quand vous êtes sûr de votre coup... et que lui... Loyalement... *(A part.)* S'ils se rencontrent, Patrice est mort... il ne faut pas qu'il sorte... non, il ne sortira pas... *(Il va de nouveau vers la porte.)*

D. MANUEL. Ah ça! mon cher Doyen, est-ce que vous auriez la prétention de me barrer le passage?

LE DOYEN, *exalté.* Oui... tu ne sortiras pas.

D. MANUEL. Comment ! c'est à moi ?..

LE DOYEN. Oui, oui... c'est bien à toi que je parle... Tu as beau me regarder avec des yeux étonnés... Je ne suis qu'un pauvre homme d'église, habituellement doux et timide, et pourtant j'ai décidé que tu ne sortiras pas... que tu ne tueras pas mon frère, mon enfant !.. oui, mon enfant ; car j'ai pris soin de ses jeunes années... j'ai vu se développer sa jeune intelligence ; j'ai admiré en lui l'œuvre du créateur... et toi, tu viendrais, d'un coup de ton épée, briser cette existence !.. Ce sang que tu veux verser, sais-tu qu'il est plus pur, plus précieux que le tien ?

D. MANUEL. J'admire mon sang-froid.

LE DOYEN. Dans ta nullité pour le bien... tu as voulu devenir puissant par le mal... Tu t'es rendu adroit pour avoir du courage .. et, maintenant que tu te crois sûr de toi, tu viens présenter la pointe de ton épée à un cœur généreux.

D. MANUEL. Je perds patience, et je vais... (*Il va pour sortir.*)

LE DOYEN. Grand dieu !.. (*Apercevant les armes que Patrice a oubliées, il s'empare d'une épée et d'un pistolet.*) Écoute... si tu fais un pas pour sortir... un seul... moi, qui n'ai jamais tué une mouche... je te tue.

D. MANUEL. J'aime à croire que c'est une plaisanterie.

LE DOYEN. Non... Pour la première fois de ma vie, tu m'as fait connaître la haine... Mon sang bouillonne dans mes veines... mon cœur bondit dans ma poitrine... Je ne me reconnais plus.

D. MANUEL. Allons, le voilà qui veut se battre à présent.

LE DOYEN. Eh bien ! oui... Dieu se sert quelquefois des instrumens les plus faibles pour briser les puissans du monde... Tremble ! David a tué Goliath.

Air des Scythes.

Le désespoir est la seule ressource

Du faible contre le plus fort.

Le voyageur peut défendre sa bourse

Contre un voleur, et lui donner la mort ;

De quoi pourtant s'agit-il?... d'un peu d'or.

Et moi d'un fils la perte inévitable

Me verrait fuir et trembler lâchement !...

Non, je saurai punir le misérable

Qui veut ici me ravir mon enfant...

Oui, s'il le faut, la mort au misérable

Qui, sous mes yeux, veut tuer mon enfant...

C'est à moi de sauver mon enfant. (*bis.*)

(*Il vient droit à Don Manuel, en tenant gauchement une épée d'une main et un pistolet de l'autre.*)

SCENE XIII.

LES MÊMES, DONA FIGUÉREZ.

DONA FIGUÉREZ, *dans la coulisse.* Don Manuel!

D. MANUEL. Ah! on vient enfin me délivrer des mains de ce fou! c'est fort heureux.

DONA FIGUÉREZ, *entrant* (*). Ah! don Manuel, où êtes-vous? venez!

D. MANUEL. Qu'y a-t-il?

DONA FIGUÉREZ. Cette maison est entourée de soldats.

LE DOYEN, *à part.* A la bonne heure... il nous arrive des défenseurs. Dieu des armées, je te remercie!

(*Il tombe dans un fauteuil.*)

D. MANUEL. Des soldats!.. à merveille! Cellamare a réussi... la conspiration éclate... C'est une garde d'honneur; comme je vous le disais, nous touchons au faite de la puissance... la France se réveille espagnole.

SCENE XIV.

LES MÊMES, ROSE et PATRICE, puis FALBERT, suivi de plusieurs OFFICIERS.

ROSE, *sortant de la porte à gauche.* Mon frère! mon frère! c'est lui, M. Falbert, notre providence! je l'ai bien reconnu.

D. MANUEL, *à part.* Mon rival! est-ce qu'il serait aussi de la conspiration?

LE DOYEN, *à Falbert.* Ah! mon cher Falbert, c'est le ciel qui vous envoie!

FALBERT (**). Oh! je savais vous trouver ici... et j'ai d'ailleurs

(*) Don Manuel, Dona Figueréz, le Doyen.

(**) Don Manuel, Dona Figueréz, Falbert, le Doyen, Rose, Patrice.

une mission à y remplir... (*A don Manuel.*) Monsieur, je suis chargé de vous annoncer que le prince de Cellamare...

D. MANUEL. A réussi?

FALBERT. Au contraire. Et, comme vous êtes sur la liste des conspirateurs...

D. MANUEL. Moi! comment... pour un malheureux copiste que j'ai procuré...

FALBERT. Justement; c'est ce qui a tout fait découvrir.

D. MANUEL. Voyez-vous cela!.. Il avait pourtant une si belle main.

FALBERT. Je l'avais quelquefois employé... et c'est à moi qu'il n'est adressé pour révéler le complot... Aussi, M. d'Argenson, en considération du service que j'ai rendu, m'a-t-il laissé le soin d'examiner les mesures à prendre à votre égard... et pourvu que vous quittiez Paris et la France le plus promptement possible...

D. MANUEL. Sur-le-champ!

PATRICE, *s'élançant*. Quand nous aurons vidé notre querelle.

FALBERT, *le retenant*. Je pourrais en dire autant à monsieur; mais, dans sa position, ce qu'il a de mieux à faire, c'est de hâter son départ. (*A Patrice.*) Quant à Julie, maintenant que je suis assez bien dans l'esprit de M. d'Argenson, pour que tout s'arrange au gré de vos desirs... (*A dona Figueres.*) Madame, la somme qui vous est due vous sera comptée avant que vous montiez en voiture.

DONA FIGUERES. Ingrat! Il m'échappe! (*Se tournant vers don Manuel.*) Ah! don Manuel, je vous ai connu long-temps et je vous ai connu.

D. MANUEL, *à part*. O ciel! est-ce qu'elle va me rendre la préférence?

DONA FIGUERES. Mais vous l'emportez.

(*Elle lui tend la main..*)

D. MANUEL. Belle cousine, vous êtes trop bonne! (*A part.*) Je ne pouvais pas l'échapper... (*Liquet.*) Je suis le plus heureux des hommes... et aussitôt notre arrivée à Madrid... (*A part.*) Heureusement, nous ne sommes pas encore en Espagne.

FALBERT. Mon cher Doyen!

PATRICE. Mon ami!

ROSE. Comment, mon frère, vous ne vous réjouissez pas avec nous?

LE DOYEN. Si fait, si fait, mes amis, je me réjouis parfaitement... Mais je suis tellement fatigué des émotions de la journée et de la nuit!.. Moi qui m'étais voué au célibat pour éviter

Doyen.

7

les embarras de la paternité, ça m'a bien réussi... Enfin, vous voilà heureux... J'ai rempli ma tâche; je vous ai servi de père... de père bien tendre... Mais, il faut vous l'avouer, je me trouve heureux de ne pas avoir d'autres enfans.

CHOEUR.

Musique de Rossini.

Plus de chagrin,
Que la gaité renaisse;
Goûtons en l'ivresse,
Rendons grâce au destin.

LE DOYEN, au Public.

Air : *Ce que j'éprouve en vous voyant.*

Vous le savez, mon seul désir
Est de me voir à Killerrine;
Ces enfans, que cela chagrine,
Ici me voudraient retenir;
Mais je l'ai dit, je veux partir.

(*Baria.*) C'est bien décidé, je n'en démordrai pas; je veux partir.

Pourtant je crains certaine amorce.
Entre nous... si j'apercevais
Certain signe... je me conçois,
De résister je n'aurais pas la force,
Et dans ces lieux je resterais.

(*Parlé.*) Je ne dirais pas cela devant eux, parce qu'ils en pourraient avoir avantage contre moi;

20 JY 63
Mais franchement je resterais
Le plus long-temps que je pourrais.

(*Reprise du Chœur.*)

Plus de chagrin, etc.

FIN.